20-4





Ornithos

Revue d'ornithologie de terrain

Les oiseaux d'eau « patrimoniaux » nicheurs en Sologne
Éléments d'identification des grimpereaux de France
Nouvel hivernage massif du Puffin des Baléares en Bretagne

Première mention française d'une Grue demoiselle sauvage
Des Guifettes noires en plumage nuptial en hiver en France
Nouvelles ornithos françaises en images : mai-juillet 2013



Juillet-Août
2013 (n°102)

ISSN 1254-2962 – 8 €



Numéro 20-4 Revue d'ornithologie de terrain Juillet-Août 2013

Photo de couverture: Grimpereau des jardins *Certhia brachydactyla*, Moselle, février 2006 (Didier Collin, *Oiseaux.net*).
Dessins au trait (François Desbordes): **193** Grèbes à cou noir *Podiceps nigricollis*, Foulque macroule *Fulica atra* et Mouette rieuse *Chroicocephalus ridibundus*, **206** Puffins des Baléares *Puffinus mauretanicus*, **210** Grimpereaux des jardins *Certhia brachydactyla* et Grimpereau des bois *Certhia familiaris*, **226** «Analyses bibliographiques», **236** «Nouvelles ornithos».
Photo de fond (infos): **248** Sarcelles élégantes *Anas formosa*, Corée du Sud, octobre 2006 (Marc Duquet).

Ornithos
Revue éditée par la Ligue pour la Protection des Oiseaux
Les Fonderies Royales, BP 90263, 17305 ROCHEFORT CEDEX
Tél. 05 46 82 12 34 – E-mail: *ornithos@lpo.fr* – Site Internet: *www.lpo.fr*
Responsable des publications LPO, conseiller éditorial: Yann Hermieu
Directeur de publication: Philippe J. Dubois (*pjdubois@orange.fr*)
Rédacteur en Chef: Marc Duquet (*ornithos@lpo.fr*)
Comité de rédaction: Bernard Deceuninck, Philippe J. Dubois, Olivier Duriez, Marc Duquet, Jean-Yves Frémont, Yann Hermieu, Guilhem Lesaffre, Georges Olioso, Sébastien Reeber, Pierre Yésou, Maxime Zucca.
Maquette: «Les Petits Hommes» **Mise en page**: Marc Duquet
Résumés anglais: Dr Griff J. Warrilow **Correction**: Guilhem Lesaffre
Articles, notes, courriers, photos et dessins pour publication:
Marc Duquet, *Ornithos*, 22 avenue du Tambourin, 34230 VENDÉMIAN
Tél. 04 67 96 77 90 ou 06 10 83 38 52 – E-mail: *ornithos@lpo.fr*
Marketing et promotion: Yann Hermieu, LPO, Les Fonderies Royales, BP 90263, F-17305 ROCHEFORT CEDEX. Tél. 05 46 82 12 34
Abonnements et achat de numéros: Béatrice Bertrand, LPO, BP 90263, F-17305 ROCHEFORT CEDEX. Tél. 05 46 82 12 41 – E-mail: *adhesion@lpo.fr*
Tarif d'abonnement 2013 (6 numéros): France et Europe ; membre LPO 39 € ; non-membre LPO 44 € ; paiement par carte bancaire ou par chèque libellé à l'ordre de la Ligue pour la Protection des Oiseaux (ou LPO).
Photogravure: Lézard Graphique, Aytré. **Impression**: Imprimerie Lagarde, Breuillet, labellisée Imprim'Vert. **N° de commission paritaire**: 1215 G 87371
ISSN 1254-2962. **Dépôt légal**: bimestriel, juillet-août 2013

La revue *Ornithos* publie des articles et des notes traitant de l'observation, de l'identification, du statut, de la biologie et de la protection des oiseaux du Paléarctique occidental, en particulier de France. *Ornithos* publie divers rapports annuels (Comité d'Homologation National, Comité de suivi des Migrateurs Rares, Comité des nicheurs rares et menacés en France, etc.) et diverses études et enquêtes ornithologiques. Les propositions d'articles et de notes doivent porter sur: le statut d'espèces d'oiseaux appartenant à l'avifaune française; l'identification des oiseaux susceptibles d'être vus en France ou en Europe de l'Ouest; la description de sites français ou internationaux intéressants pour l'observation des oiseaux; tout sujet ayant trait à l'ornithologie de terrain et à l'avifaunistique française. Les auteurs d'articles et notes s'engagent à réserver à *Ornithos* l'exclusivité des textes qu'ils proposent. Les manuscrits doivent être adressés sur support informatique (CD ou DVD) ou par e-mail (adresse: *ornithos@lpo.fr*), sous forme de fichiers *Word* (ou au format RTF) pour le texte (seul sans illustration). Les photographies numériques (au format brut, ni recadré ni retouché, JPEG de préférence) doivent être envoyés séparément. Pour les cartes et les graphiques, un modèle sur support papier ou fichier JPEG et un tableau des valeurs sont requis (un fichier vectoriel enregistré en EPS ou WMF convient également). L'ordre systématique, les noms scientifiques, les noms français et les noms anglais utilisés dans *Ornithos* suivent la *Liste des oiseaux du Paléarctique occidental* (*Ornithos* 18-3 : I-XXVIII). Pour les oiseaux ne figurant pas sur cette liste, l'ordre systématique et la nomenclature utilisés sont ceux de l'ouvrage *Noms français des oiseaux du monde* (MultiMondes 1993).



Représentant français de *BirdLife International*, la Ligue pour la Protection des Oiseaux publie également chaque trimestre *L'OISEAU magazine*, la revue nature de la LPO, ainsi qu'un supplément annuel consacré aux Rapaces.
Agir pour l'oiseau libre en adhérant à la LPO.





Les oiseaux aquatiques « patrimoniaux » nicheurs en Sologne (2000-2010)

Mathieu Mabilleau & Frédéric Pelsy

Délimitée au nord par la Loire et au sud par le Cher, l'un de ses affluents, la Sologne est située en région Centre, pour moitié dans le Loir-et-Cher (270 000 ha) et pour moitié dans les départements du Loiret (120 000 ha) et du Cher (100 000 ha). C'est une région naturelle fortement boisée, dont les forêts, souvent mixtes mais dominées par le chêne pédonculé, sont entrecoupées de landes et parsemées d'étangs. Avec plus de 3 000 étangs, soit une surface en eau d'environ 11 000 ha, la Sologne est l'une des plus vastes zones humides continentales de France.

Créés par l'homme dès le XIIIe siècle comme support d'une pisciculture extensive, ces étangs sont très souvent reliés les uns aux autres par des fossés d'écoulement, formant ainsi des chaînes d'étangs. Lorsqu'un étang est vidé sans être remis en eau durant toute une année, on dit qu'il est mis « en assec ». Cette pratique favorise la minéralisation des vases, puis la production planctonique et la poussée de la végétation aquatique lors de la remise en eau de l'étang. Elle a donc un effet positif sur la production piscicole et la nidification de certaines espèces d'oiseaux d'eau, ainsi que sur l'hivernage des anatidés l'hiver suivant.

Aujourd'hui, si la pisciculture est toujours considérée comme une activité traditionnelle malgré de grandes difficultés économiques, la notoriété de la Sologne repose davantage sur son attractivité en tant que territoire cynégétique de premier ordre. Elle est reconnue comme très importante pour la préservation de milieux naturels de grande valeur biologique et de l'avifaune patrimoniale qu'ils hébergent.



fig. **1.** Carte simplifiée de la Sologne. *Map of the Sologne (central France).*

Méthode

Le groupe ornithologique de Sologne Nature Environnement (SNE, Parc de Beauvais, 41200 Romorantin), composé de bénévoles et de salariés, épaulé par d'autres observateurs locaux (principalement de Loir-et-Cher Nature, de l'ONCFS et de Loiret Nature Environnement), a décidé de suivre de manière la plus exhaustive possible, chaque année depuis l'an 2000, et sur l'ensemble de la Sologne les couples de 22 espèces d'oiseaux dites « patrimoniales » en Sologne. De plus, les anatidés (Canards chipeau et souchet, Sarcelle d'hiver, Fuligules milouin et morillon) ont fait l'objet d'un suivi spécifique de 2007 à 2010, qui a permis d'évaluer et de suivre l'évolution de leurs effectifs nicheurs en Sologne. À partir des données recueillies, nous avons pu calculer la densité minimale et maximale des nichées observées sur les communes prospectées. La répartition communale de ces espèces étant connue en Sologne (Collectif 2006) nous avons calculé les effectifs totaux possibles des nichées sur l'ensemble de ces communes, puis le nombre de couples présents en Sologne, où le succès de reproduction de ces espèces est connu pour les années 2007 à 2009 (J.-M. Lett, comm. pers.). C'est l'ensemble de ces dénombrements qui est présenté pour chacune des espèces. Pour la plupart des espèces, nous avons pu recueillir, au cours de ces onze années de suivi, des données locales concernant la chronologie et la biologie de la reproduction.

Espèces régulières

Canard chipeau *Anas strepera*

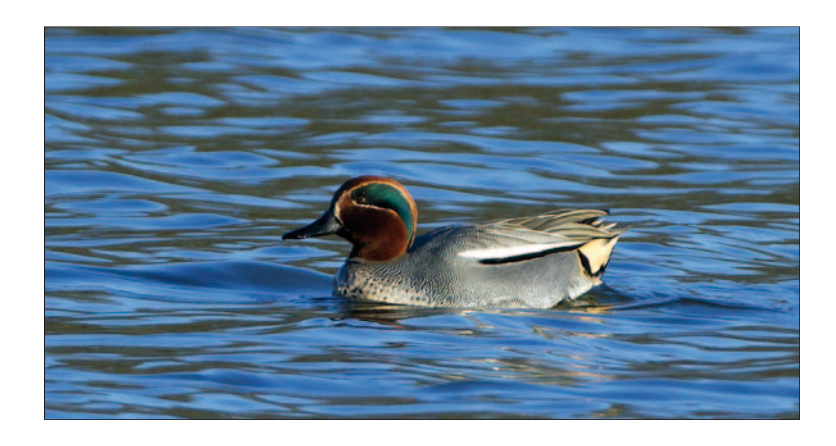
Le Canard chipeau a niché pour la première fois en Sologne en 1971, où la population était estimée à 1-5 couples en 1975 (Chaussard *et al.* 1976), puis il s'est ensuite développé jusqu'à atteindre 50-70 couples en 1983 (Yésou *et al.* 1983).

Nos estimations, qui aboutissent à un total de 70-80 couples en Sologne, sont cohérentes avec la progression observée depuis le milieu des années 2000. En effet, le Canard chipeau est bien implanté en Sologne centrale avec au moins 19 nichées en 2007. Il nidifie également de façon régulière sur plusieurs communes de l'ouest solognot. De plus, il niche aussi ponctuellement en Sologne du Loiret. Les étangs utilisés pour nicher sont généralement assez vastes avec une ceinture végétale importante. Les éclosions s'échelonnent en Sologne de fin mai à début août et les nichées comptent de 1 à 12 canetons avec une moyenne de 7,2 (n = 84 nichées de 2004 à 2012).

1. Étang de Favelle, Saint-Viâtre, Loir-et-Cher, août 2007 (Frédéric Pelsy). *Favelle pond, Sologne, central France.*



2. Sarcelle d'hiver *Anas crecca*, mâle, Sologne, février 2012 (Frédéric Pelsy). *Male Eurasian Teal.*



Sarcelle d'hiver *Anas crecca*

En Sologne, où sa nidification était commune au début du XXe siècle, l'effectif nicheur de la Sarcelle d'hiver atteignait 100 couples jusqu'au début des années 1990 (p. ex. 19 nichées recensées en 1982).

Depuis, ses effectifs ont fortement décliné en Sologne et seules quelques rares nichées sont maintenant observées chaque année (au maximum 4 en 2010). Cependant la Sarcelle d'hiver ne niche pas seulement sur des étangs présentant des rives boisées, mais également près de petites mares forestières, où elle passe la plupart du temps inaperçue et de ce fait, il est difficile d'appréhender de façon précise ses effectifs nicheurs. Sa population actuelle en Sologne est probablement inférieure à 100 couples. La nidification de l'espèce a été constatée en Sologne centrale, à Chambord et en Sologne du Loiret pendant la période 2006-2010. Les éclosions se produisent entre début juin et fin juillet et les nichées sont constituées de 3 à 9 canetons avec une moyenne de 5,8 (n = 6 nichées de 2001 à 2012).

Sarcelle d'été *Anas querquedula*

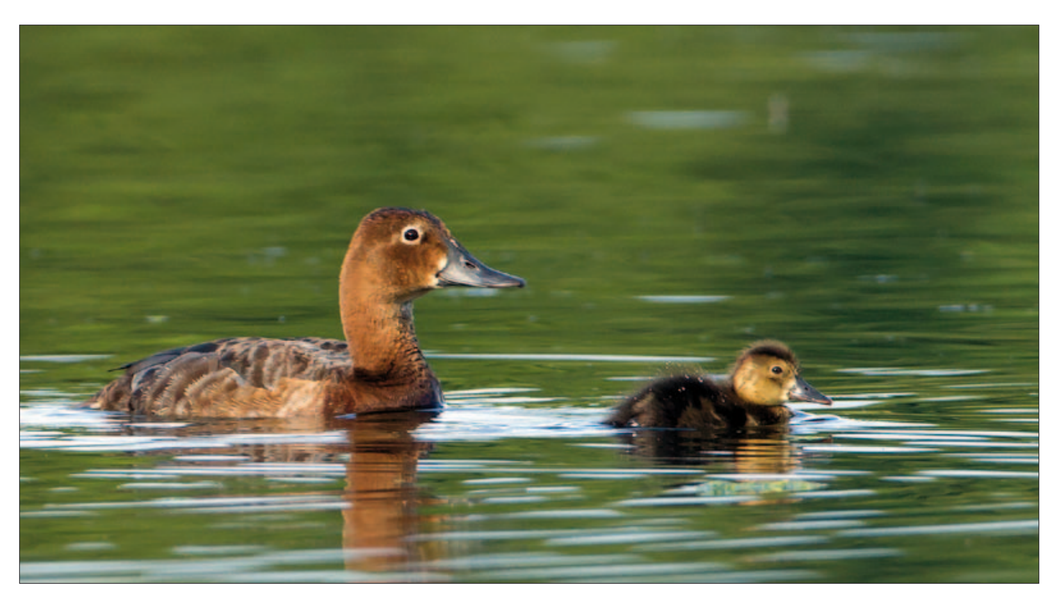
Sa nidification en Sologne, déjà connue au début du XXe siècle, n'a toujours concerné qu'un nombre limité de couples et l'estimation de 1975 était de 10-20 couples nicheurs (Chaussard *et al.* 1976). Elle se limite maintenant aux seuls étangs du Loir-et-Cher, où sa présence est clairsemée et assez variable d'une année sur l'autre.

La Sarcelle d'été est une nicheuse rare en Sologne qui présente actuellement un léger déclin avec un effectif estimé à moins de 10 couples. Lorsque le passage prénuptial est suffisamment important, il laisse sur place plusieurs couples cantonnés (4 recensés en 2009). Dans le cas contraire, l'espèce reste rare la plupart du temps avec seulement quelques couples présents, bien qu'un même étang puisse être occupé plusieurs années successives (jusqu'à 4 années consécutives). Pour nicher, les couples choisissent généralement des étangs présentant une importante végétation rivulaire. Les éclosions commencent début juin.

Canard souchet *Anas clypeata*

Ce canard nichait en Sologne au début du XXe siècle, ainsi qu'en 1975 et en 1983, où 50-100 couples étaient recensés (Chaussard *et al.* 1976, Yésou *et al.* 1983).

Nos estimations donnent un résultat de 60 à 140 couples de Canard souchet, mais nous pensons que les effectifs nicheurs en Sologne sont compris dans la première moitié de cet intervalle. Le Canard souchet semble répandu sur une grande partie de la Sologne du Loir-et-Cher ainsi que plus localement en Sologne du Loiret, mais sans forte densité. Pour nicher, il utilise plutôt des étangs situés dans un milieu partiellement ouvert ou qui sont entourés d'une bordure de végétation herbacée. La période d'éclosion s'étale en Sologne de la fin mai au début d'août et les familles comportent de 1 à 12 canetons avec une moyenne de 6,1 (n = 45 nichées de 2000 à 2012).



3. Fuligule milouin *Aythya ferina*, femelle et jeune, Sologne, juillet 2002 (Frédéric Pelsy). *Female Common Pochard with young.*

Fuligule milouin ***Aythya ferina***

Ce fuligule a commencé à nicher en Sologne en 1957-1958 et a ensuite prospéré, atteignant un effectif nicheur de 200-250 couples en 1975 (Chaussard *et al.* 1976), puis de 250-300 couples en 1983 (Yésou *et al.* 1983).

Nos dénombrements indiquent 250-410 couples de Fuligule milouin et il nous semble que la valeur médiane de cette fourchette (environ 330) correspond à la population nicheuse actuelle en Sologne. L'espèce niche désormais sur l'ensemble de la Sologne du Loir-et-Cher ainsi que du Loiret, représentant les trois quarts du territoire solognot, préférentiellement sur les grands étangs, mais il occupe également des étangs plus petits à condition que ceux-ci soient bordés de végétation herbacée (roseaux, scirpes). Il est, après le Canard colvert, l'espèce nichant le plus précocement en Sologne où les éclosions débutent à la fin avril et se terminent à la mi-août. Les nichées sont constituées de 1 à 14 canetons avec une moyenne de 4,8 (n = 728 nichées de 2002 à 2012).

Fuligule morillon ***Aythya fuligula***

Le Fuligule morillon a niché pour la première fois en Sologne en 1970. Il s'est ensuite répandu avec 20 couples en 1975 (Chaussard *et al.* 1976) et 50 couples en 1983 (Yésou *et al.* 1983), et semble d'ailleurs encore en expansion.

Notre estimation est de 220-340 couples en Sologne, mais comme cette espèce possède de forts effectifs en Sologne centrale, nous avons certainement surévalué sa population qui doit être proche de la borne inférieure de cet intervalle. Il est nicheur sur une grande partie de la Sologne du Loir-et-Cher ainsi que de façon plus localisée en Sologne du Loiret. Il niche dans les mêmes milieux que le Fuligule milouin, mais il est moins commun que ce dernier. Le Fuligule morillon est une espèce dont la nidification est tardive, puisque les éclosions se produisent en Sologne entre la fin mai et la mi-août. La taille des nichées varie de 1 à 12 canetons avec une moyenne de 5,6 (n = 476 nichées de 2002 à 2012). Il est fréquent que plusieurs nichées soient présentes sur un même plan d'eau et en 2010, un étang a même accueilli 20 nichées de cette espèce. Certaines femelles peuvent déposer leur ponte dans le nid d'une congénère, mais il peut aussi s'agir du nid d'une autre espèce comme le Fuligule milouin ou le Canard colvert.

Grèbe à cou noir ***Podiceps nigricollis***

Sa nidification en Sologne débute en 1920, et se développe pour atteindre 50-90 couples en 1975 (Chaussard *et al.* 1976) et une centaine de couples à la fin des années 1990 (Beignet & Serveau 1999).

Le Grèbe à cou noir est assez largement répandu en Sologne (Loir-et-Cher ainsi que Loiret), toutefois une bonne partie de ses effectifs est souvent concentrée en Sologne centrale. Certaines colonies associées aux Mouettes rieuses se réinstallent régulièrement sur le même étang d'une année sur l'autre. Au cours des onze années du suivi, ses effectifs nicheurs ont varié entre 38 et 167 couples avec une augmentation sensible depuis 2006 : entre 136 et 167 couples les cinq dernières années. Le Grèbe à cou noir installe ses colonies soit au sein d'une colonie de Mouettes rieuses, soit sur la végétation aquatique temporaire poussant lors de la remise en eau d'un étang après une année d'assec. Dans ce dernier cas, il est très fréquemment associé à une colonie de Guifettes moustacs. Chaque année entre 2003 et 2010, 70 % à 98 % des Grèbes à cou noir nichant en Sologne étaient associés à l'une ou l'autre de ces deux espèces, sans préférence marquée. La proportion de Grèbes à cou noir nichant avec les Mouettes rieuses a varié de 8 % à 75 %, et celle nichant avec les Guifettes moustacs a varié de 9 % à 81 %. Ainsi, la plus importante colonie de Grèbes à cou noir totalisant 110 couples sur un étang en 2007 était-elle associée à une colonie de Guifettes moustacs. Lorsque les Grèbes à cou noir nichent avec les Mouettes rieuses, leurs nids sont construits dans les scirpes *Scirpus sp.*, les laîches *Carex sp.* et les joncs *Juncus sp.*, au pied de touradons (mottes ou touffes de végétation), sur les bords d'îlots à végétation rase ou dans des jeunes saulaies inondées. Quand ils nichent avec les Guifettes moustacs, ils s'installent sur une végétation aquatique temporaire (Plantain d'eau *Alisma sp.*, Rorippe amphibie *Rorippa amphibia*, Baldingère faux-roseau *Phalaris arundinacea*) et beaucoup plus rarement sur les Nénuphars jaunes *Nuphar lutea*. Les premières constructions de nid et les premiers accouplements sont visibles début avril, puis les éclosions se succèdent de début mai à fin juillet. Les nichées comptent de 1 à 3 jeunes, qui se tiennent à leurs débuts sur le dos des parents.

4. Étang des Marguilliers, Neung-sur-Beuvron, Loir-et-Cher, août 2007 (Frédéric Pelsy). *Marguilliers pond, Sologne, central France.*





5. Bihoreau gris *Nycticorax nycticorax*, adulte, Sologne, avril 2009 (Frédéric Pelsy). *Adult Night Heron.*

Grand Cormoran *Phalacrocorax carbo*

La première nidification certaine de la sous-espèce *sinensis* a eu lieu en 2000 en Sologne centrale, bien qu'une tentative ait peut-être eu lieu en 1995 sur un autre site de cette même zone (Beignet & Serveau 1999).
Les colonies les plus importantes se situent en Sologne centrale et sont pérennes, les Grands Cormorans aimant réutiliser les mêmes sites. Certains couples isolés se reproduisent de manière dispersée mais sans revenir sur le site de nidification l'année suivante. Les effectifs du Grand Cormoran augmentent par paliers depuis 2000 avec environ 130 couples en 2009 et 2010. Les Grands Cormorans sont présents toute l'année en Sologne. Les premiers adultes arrivent sur leurs sites de reproduction dès janvier et construisent les premiers nids en février, ce qui fait penser que ces oiseaux sont sédentaires. Les premiers oiseaux en train de couver sont notés fin février (la date la plus précoce est le 18 février 2004). La reproduction s'étale ensuite largement et les dernières pontes ont lieu à la mi-mai, avec un envol des derniers jeunes début août. Une seule ponte est déposée et 3 ou 4 jeunes sont généralement observés dans les nids. De très nombreux immatures sont présents sur ces sites de reproduction en compagnie des adultes. Les deux tiers des colonies sont installés dans une saulaie et un tiers sur des arbres (morts ou vivants) de plus grande taille (n = 6). La moitié des colonies (soit 62 % des couples) sont établies en mixité avec des ardéidés – Héron cendré, Aigrette garzette, Bihoreau gris, Héron pourpré et Héron garde-bœufs (n = 6).

Blongios nain *Ixobrychus minutus*

En Sologne, l'espèce a suivi le déclin national et la population était estimée à 3-4 couples entre 1995 et 1997 (Beignet & Serveau 1999).
La reproduction de l'espèce n'a plus été constatée depuis le début de l'année 2000. Seules quelques observations d'individus (entre le 16 mai et le 19 juillet) laissent penser que quelques couples pourraient encore se reproduire mais de manière occasionnelle et isolée. Le Blongios nain est donc au bord de l'extinction en Sologne.

Bihoreau gris *Nycticorax nycticorax*

En Sologne, la population était estimée à environ 50 couples entre 1995 et 1997 (Beignet & Serveau 1999).
Les colonies de Bihoreaux gris les plus importantes sont installées en Sologne centrale. Celles qui comptent les effectifs les plus élevés sont en général réoccupées d'une année à l'autre. Quelques couples isolés ne s'installent qu'une année sur certains sites. Les effectifs du Bihoreau gris sont très variables selon les années : de 3 à 88 couples entre 2000 et 2010. Aucune tendance d'évolution n'est notable. Le recensement des Bihoreaux gris nous est apparu particulièrement difficile (certains couples nichent de manière isolée et dispersée) et il est possible que de nombreux couples échappent à nos dénombrements. La plupart des colonies sont installées dans des saulaies (89 %), les autres (11 %) sur des grands arbres (n = 9). Il s'agit dans 80 % des cas de colonies mixtes, avec d'autres ardéidés et des Grands Cormorans ; dans 20 % des cas, elles sont monospécifiques (n = 10). Les pontes ont lieu de fin mars à fin mai (record de précocité le 10 avril, nid avec un poussin de moins de 10 jours le 23 avril 2009 et nid avec deux poussins de quelques jours le 18 avril 2011). En général, 3 ou 4 poussins sont notés au nid. L'envol des jeunes a lieu en juin, parfois jusqu'à fin juillet.

Héron garde-bœufs *Bubulcus ibis*

Le Héron garde-bœufs niche en Sologne depuis 2008 et continue à augmenter d'année en année, en suivant ainsi la tendance française. Les effectifs sont ainsi passés de 4 à 13 couples entre 2008 et 2010.
Les colonies sont installées dans des saulaies en colonies mixtes avec d'autres ardéidés et la répartition de l'espèce suit celle de l'Aigrette garzette et du Bihoreau gris, à savoir Sologne centrale et Loiret. Les trois premières années de nidification de ce héron en Sologne, les adultes arrivaient tardivement sur les colonies (de fin avril à début mai). La couvaison avait lieu en mai. En général 3 jeunes étaient notés au nid en juin, l'envol ayant lieu en juillet. Mais en 2011, les premiers adultes ont été notés beaucoup plus tôt sur les sites de reproduction (dès le mois de mars) et une seconde ponte (sans succès) a même été notée sur un site. La reproduction plus précoce du Héron garde-bœufs en Sologne est-elle due à l'installation d'oiseaux plus expérimentés ?

Aigrette garzette *Egretta garzetta*

Les effectifs solognots étaient de 1 à 5 couples entre 1995 et 1997 (Beignet & Serveau 1999).
Tout comme les Bihoreaux gris, les colonies d'Aigrettes garzettes ont une répartition restreinte en Sologne centrale. Quelques colonies sont installées dans le nord (Loiret et Loir-et-Cher) mais semblent moins régulières. La population solognote est en nette progression et suit la tendance nationale : de 5 à 29 couples ont niché entre 2000 et 2010. Les premiers adultes arrivent sur les sites de reproduction vers la mi-mars ; 89 %



6. Héron garde-bœufs *Bubulcus ibis*, adulte, Ghana, avril 2012 (Frédéric Pelsy). *Adult Cattle Egret.*

des colonies sont installées en saulaies et 11 % sur des grands arbres (n = 9). Toutes les colonies sont en mixité avec d'autres espèces d'ardéidés et avec le Grand Cormoran. L'incubation a lieu de début avril à fin mai et les premières éclosions sont notées début mai ; 4 ou 5 jeunes sont notés dans les nids, et leur envol a lieu de début juin jusqu'à fin juillet.

Héron pourpré *Ardea purpurea*

En Sologne, les effectifs étaient de 21 à 28 couples entre 1995 et 1997 (Beignet & Serveau 1999).
Le Héron pourpré niche surtout en Sologne centrale mais quelques couples se reproduisent également dans le Loiret. Seules les plus grandes colonies se maintiennent pendant plusieurs années. Les effectifs du Héron pourpré ont été assez stables entre 2000 et 2010 avec de 10 à 20 couples selon les années. Le Héron pourpré est un migrateur transsaharien dont les adultes arrivent sur leurs sites de reproduction dès la mi-avril. La construction et la rénovation des nids ont lieu de fin avril à début mai, 75 % des colonies étant installées dans des saulaies et 25 % en roselières (n = 16). De plus, 46 % des colonies sont mixtes (avec d'autres espèces d'ardéidés et le Grand Cormoran), 54 % sont monospécifiques (n = 13). L'incubation a lieu pendant le mois de mai, et les éclosions se produisent en juin. Les nichées comptent de 2 à 4 jeunes dont l'envol intervient de fin juin à fin juillet (sur 24 nichées suivies, en moyenne 2,8 jeunes se sont envolés par nid).

Busard des roseaux *Circus aeruginosus*

En Sologne, Beignet & Serveau (1999) estimaient à 20 couples la population en 1995 ; elle est en régression depuis quelques décennies.
Les Busards des roseaux nichent dans le centre-ouest solognot, avec une exception dans le Cher. Entre 2000 et 2010, 0 à 7 couples ont été recensés, avec une nette diminution des effectifs pendant les 11 années de suivi. Il est probable que quelques couples échappent à nos recensements. Aussi, nous pouvons estimer la population à moins de 10 couples et il est probable que l'espèce soit au bord de l'extinction en Sologne. Ce busard arrive sur les sites de nidification à la fin du mois de mars, alors que la migration bat son plein. La construction du nid a lieu de fin mars à la mi-avril. L'envol des 2 ou 3 jeunes a lieu vers la mi-juillet. Nous ne disposons que de peu de cas de suivi de la nidification, vu la rareté de l'espèce.



7. Héron pourpré *Ardea purpurea*, adulte, Brenne, mai 2012 (Frédéric Pelsy). *Adult Purple Heron.*



8. Étang des Loges, Marcilly-en-Gault, Loir-et-Cher, août 2007 (Frédéric Pelsy). *Les Loges pond, Sologne, central France.*

Balbuzard pêcheur *Pandion haliaetus*

Suite à l'installation de l'espèce en 1984 dans l'Orléanais voisin, le premier cas de nidification en Sologne a été enregistré en 1995 dans le domaine de Chambord, après des soupçons en 1994, et depuis 1997, la nidification y est annuelle et en accroissement. La population s'est stabilisée autour d'une demi-douzaine de couples ces dernières années.
Au vu du potentiel des milieux solognots et des échanges d'oiseaux attestés par le baguage entre Chambord et la forêt d'Orléans, de nouveaux couples ont été découverts fortuitement dans des propriétés privées sur les trois départements concernés depuis les années 2000. Il est vraisemblable que d'autres couples restent méconnus comme le suggèrent les observations ponctuelles et aléatoires de Balbuzards pêcheurs présents loin des couples connus et en dehors des périodes migratoires. La ponte est déposée en moyenne début avril, le nid étant installé dans un arbre (pin, plus rarement chêne) ou sur un pylône électrique. La nichée prend son envol dans la première quinzaine de juillet pour s'émanciper entre la mi-août et le début de septembre.

Mouette mélanocéphale *Larus melanocephalus*

En Sologne, la première nidification de cette mouette a été observée en 1995.
Entre 2000 et 2010, l'espèce a niché irrégulièrement, avec un maximum de 3 couples à Chémery, sur un site occupé par la plus grosse colonie de Mouettes rieuses de Sologne. Il est étonnant que les effectifs soient toujours aussi faibles en Sologne, alors que l'espèce s'est bien développée en France pendant cette période (1 818 couples en 2003 et 6 561 couples en 2010), notamment sur la Loire. Nous avons assez peu de données concernant sa nidification. Les parades nuptiales ont lieu en mars. Un passage important de migrateurs est noté sur les colonies de Mouettes rieuses en avril, mais les couples ne s'installent pas définitivement. Sur le seul site occupé régulièrement, en mixité avec la Mouette rieuse, l'incubation a lieu en mai et l'envol des jeunes se produit de la fin juin au début de juillet.

Mouette rieuse *Larus ridibundus*

Sa nidification en Sologne débute dans les années 1920 et atteint son apogée pendant la période 1971-1975, avec 4000-5000 couples nicheurs (Hesse 1971, Chaussard *et al.* 1976). Elle a décliné par la suite, lors d'années sèches, avec un report sur le cours de la Loire.

La Mouette rieuse présente une distribution morcelée en Sologne avec trois zones de nidification : l'ouest de la Sologne, qui accueille la plus importante colonie ; la Sologne centrale, où se trouve l'essentiel des colonies ; et la Sologne du Loiret. Ces trois zones étaient déjà occupées en 1975. Les effectifs nicheurs étaient compris entre 1600 et 2200 couples de 2005 à 2010. L'espèce semble en augmentation depuis quelques années, en dépit d'un recul en 2007 dû à l'assec de l'étang de l'Arche à Chémery. Les nids sont situés principalement dans les scirpes *Scirpus sp.* et les laîches *Carex sp.*, sur des touradons, mais aussi sur des îlots pourvus d'une végétation rase et parfois dans des jeunes saulaies inondées ou en bordure de roselière. Les premières Mouettes rieuses reviennent à partir de fin février sur leur colonie, où des parades nuptiales sont visibles dès début mars. Mais c'est surtout pendant le mois d'avril que la construction du nid a lieu, quand les effectifs augmentent fortement. Les éclosions se produisent à partir de fin avril. Les colonies sont rapidement désertées après l'envol des jeunes entre la fin juin et la mi-juillet.



9. Bouscarle de Cetti *Cettia cetti*, adulte, Espagne, octobre 2012 (Frédéric Pelsy). *Adult Cetti's Warbler.*

Guifette moustac *Chlidonias hybrida*

En Sologne, la population était estimée entre 100 et 160 couples entre 1995 et 1997 (Beignet & Serveau 1999).

La population de la Guifette moustac présente une densité plus importante dans la partie centrale de la Sologne du Loir-et-Cher. Certaines colonies sont pérennes, mais la plupart des sites ne sont utilisés que pendant une ou deux années, souvent à la suite d'un assec estival. La population solognote a eu tendance à augmenter entre 2000 et 2010, avec un palier à plus de 300 couples franchi en 2008, passant de 150 couples en 2000 et 68 couples en 2001 à 385 couples en 2009 et 332 couples sur 17 sites en 2010. Cette croissance importante n'a pas été retrouvée à l'échelle nationale. L'installation sur les sites de reproduction a lieu en avril et surtout en mai. La construction des nids s'étale de fin avril à juillet. Les oiseaux peuvent abandonner facilement leurs nids pour s'établir ailleurs rapidement, surtout en début de saison de reproduction. L'espèce s'installe volontiers en colonies mixtes – dans 14 % des cas avec le Grèbe à cou noir, 8 % avec la Mouette rieuse et 30 % avec ces deux espèces –, tandis que 48 % des colonies sont monospécifiques (n = 104). Le nid est construit sur la végétation des étangs : 45,6 % des colonies s'installent sur des Nénuphars jaunes *Nuphar lutea* et des Nymphéas *Nymphea alba*, 15,2 % sur des Renouées amphibies *Polygonum amphibium*, 15,2 % dans des jonchaies *Juncus sp.*, et 25 % sur d'autres plantes – Plantain d'eau *Alisma sp.*, Baldingère faux-roseau *Phalaris arundinacea*, Roripe amphibie *Roripa amphibia*, Œnanthe aquatique *Oenanthe aquatica*, Jussie à grandes fleurs *Ludwigia grandiflora* et diverses algues – que l'on trouve sur les étangs en sortie d'assec (n = 79). L'importance de ces assecs estivaux est remarquable, car 25 % des couples s'établissent sur des étangs l'année suivant un assec estival et 8,5 % deux ans après l'assec (n = 1009 et n = 682). Les assecs permettent à une végétation aquatique riche de pousser l'année suivante et sont alors très favorables à l'installation des guifettes. Le succès de la reproduction varie de 1 à 3 jeunes à l'envol par nid.

Guifette noire *Chlidonias niger*

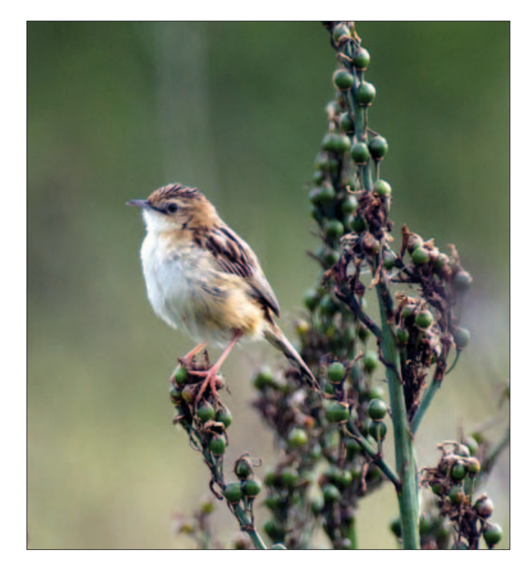
Sa nidification sur les étangs solognots du Loir-et-Cher était déjà connue en 1907 et ses effectifs nicheurs étaient de 70 couples sur quatre étangs en 1971 (Hesse 1971), de 25-30 couples en 1986 (Yeatman-Berthelot & Trotignon 1994), puis de 12 couples sur un étang en 1996 (Beignet & Serveau 1999).

L'effectif n'a cessé de décroître et la dernière colonie observée ne comptait que 5 nids en 2001. Les effectifs nicheurs depuis 2002 sont irréguliers, avec au maximum 3 couples, alors que de 4 à 8 adultes occupent chaque année une même zone sans que le site précis de nidification ne soit trouvé. Les couples solognots connus nichent sur 15 étangs totalisant au moins 24 nidifications depuis 1971, ainsi qu'occasionnellement sur les prés ou prairies humides et accessoirement les anciens bassins de pisciculture envahis par les joncs. Le maintien de la population nicheuse de la Guifette noire en Sologne semble compromis, en raison d'une modification de la végétation aquatique des étangs et de la fermeture du milieu. La ponte est déposée entre la mi-mai et la mi-juin dans les joncs *Juncus sp.*, sur les nénuphars *Nuphar lutea* et très rarement sur les renoncules *Ranunculus sp.* Les jeunes Guifettes noires s'envolent entre fin juin et fin juillet, et quittent le site de nidification pour rejoindre d'autres étangs assez proches où elles sont encore nourries par les adultes. Le succès de la reproduction mesuré en Sologne est très faible : de 2002 à 2010, la nidification n'a réussi que quatre fois et n'a produit que 6 jeunes volants (3 en 2004, 1 en 2003, 2007 et 2010).

Bouscarle de Cetti *Cettia cetti*

La Bouscarle de Cetti niche en Sologne depuis la fin des années 1950, mais a complètement disparu depuis les hivers rigoureux de 1985 et 1986 (Perthuis 2007).

On enregistre son timide retour au cours de la dernière décennie avec une apparition en 2006 et une augmentation progressive depuis, néanmoins freinée par la rigueur des hivers 2009 et 2010. Les effectifs depuis 2006 ont été compris entre 1 et 8 chanteurs. Nous ne disposons d'aucune donnée concernant sa reproduction, tant celle-ci est discrète et se réalise au plus profond de la végétation.



10. Cisticole des joncs *Cisticola juncidis*, adulte, Corse, mai 2011 (Frédéric Pelsy). *Adult Fan-tailed Warbler.*

Cisticole des joncs *Cisticola juncidis*

Elle a niché en Sologne entre 1979 et 1984, puis a disparu à la suite d'hivers très froids.

À partir de 2002, l'espèce s'est réinstallée en Sologne, où sa population nicheuse s'est ensuite développée pour atteindre 50 chanteurs en 2008. Cependant la rigueur des deux hivers suivants a stoppé sa progression et en 2010, la population ne comptait plus que 6 chanteurs. La Cisticole des joncs chante essentiellement entre début avril et fin août, mais certains individus peuvent être entendus en février. Elle est alors présente dans les zones de végétation haute telle que les joncs entourant les étangs, mais également dans des milieux plus secs comme des cultures ou des friches herbacées. Les éléments prouvant sa nidification sont peu nombreux. Toutefois des constructions de nid ont été observées dès la mi-avril et le nourrissage d'une nichée tardive a été constaté début août.



11. Rousserolle turdoïde *Acrocephalus arundinaceus*, adulte, Var, mai 2012 (Aurélien Audevard). *Adult Great Reed Warbler.*

Espèces éteintes

Trois espèces n'ont fourni aucun indice de reproduction durant les dix dernières années.

Butor étoilé *Botaurus stellaris*

Il y avait une population nicheuse en Sologne estimée entre 20 et 30 couples en 1975 (Chaussard *et al.* 1976), qui a régulièrement décliné. Il ne restait que 2 à 6 chanteurs entre 1995 et 1997 (Beignet & Serveau 1999) et le dernier a été entendu en 2001. Sa distribution n'a concerné que la Sologne centrale (31 sites sur 7 communes depuis 1957) et la Sologne du Loiret (2 communes).

Locustelle luscinioïde *Locustella luscinioides*

Elle a niché en Sologne de 1930 jusqu'à la fin des années 1980. Elle était très localisée en Sologne occidentale et centrale, totalisant 17 sites sur 10 communes du Loir-et-Cher et 2 communes du Loiret. Ses effectifs ont toujours été inférieurs à 100 couples (Perthuis 2007).

Rousserolle turdoïde *Acrocephalus arundinaceus*

Cette espèce présentait un effectif de 31 chanteurs répartis sur 21 sites en 1975 (Perthuis 2007), puis elle a déserté ces territoires au cours des années 1980 et les derniers chanteurs ont été entendus en 1991 et 1997. Elle était essentiellement présente en Sologne centrale ainsi que plus localement dans l'ouest de la région et dans le Loiret.

Ces trois espèces nichent dans les roselières et leur disparition est sans doute liée à la dégradation de ces dernières. En effet, certaines ont disparu tandis que d'autres ont vu leur superficie diminuer du fait de la colonisation par les saules et du faucardage par le ragondin. De plus, avec l'accumulation de matière organique au pied des roseaux, elles s'assèchent progressivement ce qui pourrait favoriser la prédation des nids par les sangliers.

Espèces occasionnelles

Échasse blanche *Himantopus himantopus*

En 2005, quatre couples ont niché sur un seul site ; deux ont mené à bien leur reproduction (Pelsy 2007). Cette nidification est à mettre en relation avec la période de sécheresse qui a sévi sur l'Europe pendant le printemps et l'été 2005, qui a probablement poussé ces oiseaux originaires du sud à se déplacer jusqu'en Sologne.

Nette rousse *Netta rufina*

Deux couples ont niché avec succès en 2007 sur deux sites (Pelsy *et al.* 2009). À l'avenir, il est possible que cette espèce se reproduise de manière plus régulière en Sologne, mais elle peut passer inaperçue tant elle est discrète.

Sterne pierregarin *Sterna hirundo*

Deux couples ont niché sans succès en 2009 sur des pontons, sur deux sites différents. Les niveaux d'eau très élevés sur la Loire cette année-là ont probablement poussé ces oiseaux à essayer de s'installer en Sologne.

Conclusion

La Sologne accueille des effectifs nicheurs importants au niveau national pour les espèces suivantes : Balbuzard pêcheur, Sarcelle d'hiver, Fuligule morillon, Guifette moustac, Fuligule milouin, Grèbe à cou noir, Canard chipeau, Canard souchet et Mouette rieuse. Certaines espèces qui nichaient autrefois dans les roselières ont disparu – Butor étoilé, Locustelle luscinioïde, Rousserolle turdoïde –, ou ne nichent plus que de façon occasionnelle ou avec des effectifs très réduits – Blongios nain, Busard des roseaux. Avec la déprise agricole, la forêt s'est étendue en Sologne et la végétation de ceinture des étangs a également évolué avec une augmentation des espèces ligneuses et une régression des roselières. Ceci s'est accompagné d'un accroissement des espèces arboricoles – Grand Cormoran, différentes espèces de hérons, Balbuzard pêcheur – et d'une forte diminution des espèces inféodées aux roselières. D'autre part, le développement récent de la mise en assec des étangs permet la poussée d'une végétation aquatique variée (Roripe amphibie, Plantain d'eau, Œnanthe aquatique, Baldingère faux-roseau, Renouée amphibie, joncs), qui sert de support aux nids des Guifettes moustacs et des Grèbes à cou noir, contribuant ainsi à leur augmentation.

Remerciements

Nos remerciements vont à toutes les personnes qui ont contribué à ce suivi de nidification : Jean-Michel Baron, Alain Beignet, Alain Callet, Cyrille Delorme, Pascal Derland, la Fédération des Chasseurs du Loir-et-Cher, Dominique Hémery, Anne Huchet, Christophe Lartigau, Jonathan Martinez, Cyril Maurer, Hubert Morand, l'Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage du Loir-et-Cher, Alain Perthuis, Alain Pollet, Axelle Pruvost, Eva et Maurice Sempé, Jean-Michel Serveau†, Sébastien Verneau. Nous tenons aussi à remercier Julien Rousseau, Eva et Maurice Sempé ainsi qu'Alain Perthuis pour la relecture de cet article.

Bibliographie

• **Beignet A. & Serveau J.-M.** (1999). Évolution des populations de plusieurs oiseaux d'eau nichant sur les étangs de Sologne. *Recherches naturalistes en Région Centre* 5 : 5-45. • **Chaussard J.-P., Clément G., Epain C., Hesse J. & Perthuis A.** (1976). *La faune vertébrée de Sologne.* Société d'Étude et de Protection de la Nature en Loir-et-Cher, Blois. • **Collectif** (2006). *L'avifaune de Loir-et-Cher. Inventaire communal 1997-2002.* Loir-et-Cher Nature, Blois. • **Hesse J.** (1972). Précisions sur le statut de quelques oiseaux aquatiques nichant en Sologne. *Alauda* 40-2 : 136-144. • **Pelsy F.** (2007). Nidification de l'échasse blanche en Sologne en 2005. *Recherches naturalistes en Région Centre* 15 : 54-57. • **Pelsy F., Callet A. & Mabilleau M.** (2009). Première nidification de la Nette rousse en Sologne en 2007. *Recherches naturalistes en Région Centre* 17 : 59-60. • **Perthuis A.** (2007). *Les oiseaux du Loir-et-Cher.* Éditions du Cherche-Lune, Vendôme. • **Yeatman-Berthelot D. & Trotignon J.** (1994). Guifette noire. *In* Yeatman-Berthelot D. & Jarry G., *Nouvel atlas des oiseaux nicheurs de France, 1985-1989*. Paris SOF : 356-359. • **Yésou P., Trolliet B. & South M.** (1983). *Anatidés et zones humides de France métropolitaine*. Bull. mens. ONC, N. Scient. et techn.

Summary

Scarce breeding waterfowls in Sologne, central France. *A wetland consisting of approximately 3 000 ponds, the Sologne is situated mostly in the Loir-et-Cher and in part of the departments of Loiret and Cher, central France. It is an important nesting area for several species of « aquatic » birds : Eurasian Teal, Gadwall, Shoveler, Tufted Duck, Common Pochard, Black-necked Grebe, Osprey, Black-headed Gull and Whiskered Tern. In the mid-90s, a census of these species was conducted to determine their breeding populaiton in Sologne. In 2000, this monitoring was resumed and continued until 2010. This has highlighted the contrasting trends in breeding populations of these species and has completed and updated previous censuses from 1972, 1976 and 1999. Three species, formerly breeding in reedbeds, have disappeared : Eurasian Bittern, Savi's and Great Reed Warbler. Two species – Little Bittern, Marsh Harrier – have dramatically decreased and are now breeding only in very low numbers or occasionally. While reedbed species decreased, some arboreal birds increased : Great Cormorant, Little Egret, Squacco Heron and Osprey. On another hand, Whiskered Tern and Black-necked Grebe are also increasing linked to the development of an abundant aquatic vegetation in ponds which are emptied regularly.*

Frédéric Pelsy
(dendrobate@9online.fr)

Nouvel hivernage massif du Puffin des Baléares *Puffinus mauretanicus* en Bretagne (hiver 2012-2013)



Sylvie Pianalto[1], Mickaël Buanic[1], Ewen de Kergariou[2], Laurent Thébault[2] & Pierre Yésou[3]

Le Puffin des Baléares *Puffinus mauretanicus*, espèce considérée en danger critique d'extinction à l'échelle mondiale par BirdLife International et l'UICN, est classée «vulnérable» en France (UICN *et al.* 2011). Ce puffin fréquente nos eaux littorales en dehors de la période de reproduction, avec des effectifs qui confèrent à la France une responsabilité majeure dans sa conservation (Yésou *et al.* 2007). L'espèce est présente sur les côtes de la Manche et de l'Atlantique, surtout de la fin du printemps au milieu de l'automne, et au plus quelques dizaines d'oiseaux y sont observés habituellement en hiver (p. ex. Dubois *et al.* 2008, Yésou *et al.* 2012). Dans ce contexte, l'abondance sans précédent de l'espèce en baie de Saint-Brieuc, Côtes-d'Armor, durant l'hiver 2007-2008, avec jusqu'à 710 oiseaux observés simultanément (Plestan *et al.* 2009), tranchait fortement avec le statut habituel de l'espèce. Nous rapportons ici un nouveau cas de présence hivernale massive de l'espèce dans les eaux bretonnes, cette fois-ci en baie de Douarnenez, Finistère. Ce site était connu pour avoir accueilli de nombreux Puffins des Baléares durant la période estivale de pêche à la sardine, mais l'abondance des puffins s'y est tarie avec celle des poissons il y a plusieurs décennies (Yésou 2003). L'espèce continue toutefois d'y être observée avec une certaine régularité. Située à l'extrémité ouest du Finistère, la baie de Douarnenez est limitée au nord par la presqu'île de Crozon et au sud par le cap Sizun, qui s'étend de la ville de Douarnenez jusqu'à la pointe du Raz. D'un diamètre de 15 km, cette baie couvre environ 350 km^2 et atteint une profondeur de 30 m en son centre. Elle est relativement bien protégée des vents de sud-ouest par le cap Sizun, mais reçoit de fortes houles du large de secteur ouest à nord-ouest. En année météorologique moyenne, la température des eaux de la baie oscille entre 9°C en janvier et 16°C en août ; la salinité est relativement stable, de l'ordre de 35 g/l d'eau.

[1] Parc naturel marin d'Iroise/AAMP, [2] Bretagne Vivante Ornithologie, [3] ONCFS

Observations (hiver 2012-2013)

Les contacts avec des groupes de puffins ont commencé dès l'été 2012 avec 70 individus le 28 août puis 25 le 6 septembre 2012 dans la partie sud de la baie, au large du cap Sizun, au niveau de la pointe de Brézellec. Mais c'est à l'automne que l'attention de l'équipe du Parc naturel marin d'Iroise (PNMI) a été particulièrement attirée par la présence d'un rassemblement très important de Puffins des Baléares en fond de baie de Douarnenez, le 5 octobre entre l'île Tristan et la pointe de Tréfeuntec. Ce regroupement, observé depuis la mer, comptait au moins un millier d'individus. En octobre et novembre, plusieurs sorties en bateau ont permis de confirmer la présence massive de l'espèce dans la baie. Les puffins étaient souvent observés en pêche, associés à des Mouettes mélanocéphales *Larus melanocephalus*, des Pingouins torda *Alca torda* et des Guillemots de Troïl *Uria aalge* en groupes relativement compacts, notamment près des pointes de Talagrip et Tréfeuntec.

• Le 30 novembre, un transect en bateau a été réalisé par les agents du PNMI entre le cap de la Chèvre et la pointe de Talagrip puis en obliquant jusqu'à la plage du Ris à Douarnenez. L'absence de houle et de vent permettait une distance de détection très importante. Le nombre de puffins a alors été estimé à environ 1 500. Ces oiseaux, au repos, formaient des radeaux de 20 à 250 individus accompagnés d'un nombre tout aussi important d'alcidés, surtout des Pingouins tordas. Ils étaient présents quasiment tout le long de ce transect, la majorité des groupes se trouvant en milieu de baie, au sud de Morgat et jusqu'à la plage du Ris.

• Le 11 décembre, un comptage ciblant exclusivement cette espèce a été organisé depuis la pointe de Talagrip. Une visibilité exceptionnelle et des conditions de mer excellentes (vent faible de secteur nord-est couplé à une fin de marée montante) ont permis de dénombrer 780 à 800 puffins à partir de ce seul point d'observation.

• Le 4 janvier 2013, un nouveau comptage effectué depuis la côte, combinant cette fois-ci deux points d'observation (la pointe de Kéric et la pointe de Tréfeuntec), a permis d'estimer le nombre de puffins entre 750 et 800 dans l'est de la baie de Douarnenez. Bien que pas tout à fait simultanément, 25 oiseaux étaient également notés au niveau de l'anse de Morgat, et une centaine supplémentaire depuis Rostudel sur le cap de la Chèvre : soit un total de 800 à 925 Puffins des Baléares pour l'ensemble de la baie.

• Le 6 janvier, les ornithos réalisant le comptage d'oiseaux d'eau de Wetlands International ont recensé 542 Puffins des Baléares, et près d'un millier d'alcidés : 764 Pingouins tordas et 200 Guillemots de Troïl (Ludovic Ladan, comm. pers.).

• Les conditions météorologiques ne seront plus aussi favorables dans la seconde quinzaine de janvier et en février. Le 24 janvier, 285-310 puffins ont toutefois été repérés par observation simultanée depuis les pointes de Kéric, Talagrip et Tréfeuntec, et depuis le bateau du PNMI : 95-120 oiseaux comptés depuis la côte et 40 en bateau en milieu de baie, auxquels il convient d'ajouter 150 oiseaux comptés peu après devant la plage du Ris, qui n'étaient pas visibles depuis la pointe de Tréfeuntec en raison d'un fort éblouissement. Bien que ce comptage n'ait pas bénéficié des meilleures conditions météorologiques, il semble que fin janvier le gros de la troupe des puffins avait quitté les eaux de la baie de Douarnenez.

• Le 19 février, un comptage simultané entre Tréfeuntec et le cap de la Chèvre a toutefois permis de contacter 315 puffins depuis la côte.

• Enfin, le 27 mars, un tour complet de la baie en bateau (circuit Douarnenez–côte du cap Sizun–cap de la Chèvre–Morgat–Talagrip–Douarnenez) a encore montré la présence de 245 Puffins des Baléares entre la pointe de la Jument et la pointe de Luguenez, le long du cap Sizun. Ils étaient accompagnés de 8 Puffins des Anglais *P. puffinus* et d'environ 500 alcidés (guillemots et pingouins,

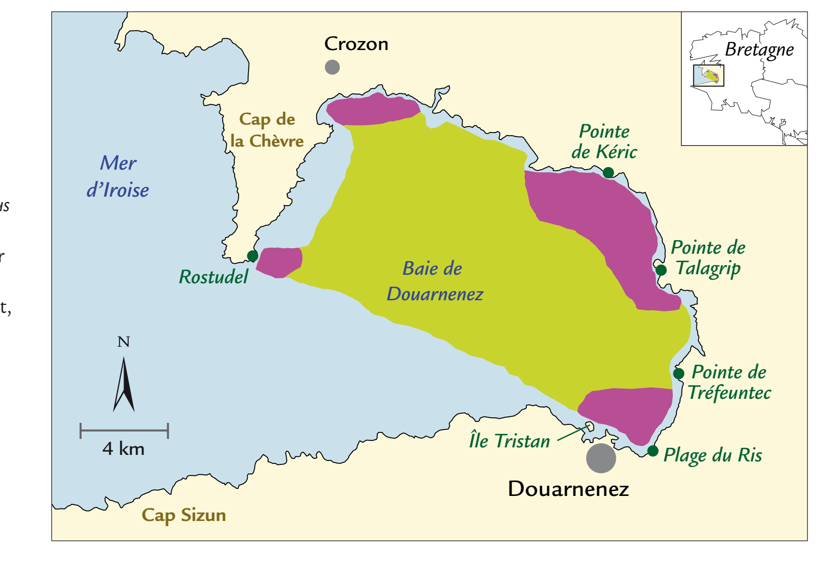


fig. **1.** Localisation des observations de Puffin des Baléares *Puffinus mauretanicus* en baie de Douarnenez, Finistère, au cours de l'hiver 2012-2013 (vert, zones de présences des puffins ; violet, zones de regroupement préférentiel). *Distribution of Balearic Shearwater in the bay of Douarnenez, southern Brittany, during winter 2012-2013 (green : area where shearwaters were present ; violet : preferred gathering areas).*

mais aussi un Macareux moine *Fratercula arctica*).
• Par ailleurs, un peu plus au nord et toujours dans les eaux du PNMI, une centaine de Puffins des Baléares étaient en pêche près de la plage des Blancs Sablons au Conquet, Finistère, le 18 mars 2013. Ils accompagnaient d'autres piscivores : une cinquantaine de Sternes caugeks *Sterna sandvicensis*, et quelques Plongeons arctiques *Gavia arctica* et catmarins *G. stellata* (Lionel Lambert comm. pers.).

Discussion

Après les observations de l'hiver 2007-2008 en baie de Saint-Brieuc (Plestan *et al.* 2009), un nouvel épisode d'hivernage massif du Puffin des Baléares s'est donc déroulé en Bretagne. L'effectif maximal, dans la première quinzaine de janvier, était, comme à Saint-Brieuc, proche du millier, puis les effectifs ont décliné. Il restait toutefois plus de 300 oiseaux en baie de Douarnenez en février et près de 250 en mars, quand une centaine était également observée un peu plus au nord, près du Conquet. De tels chiffres n'avaient jamais été atteints à ces dates sur le littoral Manche-Atlantique français.
Cet hivernage fait apparaître la baie de Douarnenez comme un site particulièrement favorable pour le stationnement du Puffin des Baléares. Selon un pêcheur professionnel, les petites sardines y étaient plus abondantes que d'habitude en octobre et novembre 2012, notamment en milieu de baie et près de l'entrée du port de Douarnenez ; et le chinchard, qui se nourrit de sardines et d'autres poissons fourrage, a été abondant cet hiver en baie de Douarnenez (Didier Le Gloannec, comm. pers.). Cette ressource devait être importante, pour avoir fixé un tel nombre de Puffins des Baléares et d'autres oiseaux marins piscivores pendant près de six mois.
Depuis le milieu des années 1990, le centre de gravité des regroupements estivaux de Puffins des Baléares s'est déplacé vers le nord, avec une fréquence accrue en Manche (Yésou 2003, Wynn *et al.* 2007, Luczak *et al.* 2011). Les cas d'hivernage massif, jamais détectés à de telles latitudes avant les années 2000, sont une autre illustration de l'évolution du statut de l'espèce dans nos eaux.

Remerciements

Nous remercions nos collègues du PNMI ayant pris part aux comptages, notamment à ceux réalisés en mer : Olivier Gallet, Florent Goulo, Karin Tournemille, Livier Schweyer et Armel Bonneron. Le dénombrement Wetlands International a été réalisé par Ghislaine et Alain Cherin, Gilles Coulomb, Yannig Coulomb, Ronan Debel, Alain Desnos, David Grandière, le sergent Gweltez, Patricia Huse, Pierre Le Floch, Daniel Le Mao, Yvon Lorgouilloux, Michel Nouy, Edith Prunet, Stephan Remy, Olivier Trepos et Damien Vedrenne. Enfin, Lionel Lambert nous a aimablement fait part de ses observations.

Bibliographie

• **Dubois P.J., Le Maréchal P., Olioso G. & Yésou P.** (2008). *Nouvel inventaire des oiseaux de France.* Delachaux & Niestlé, Paris. • **Luczak C., Beaugrand G., Jaffré M. & Lenoir S.** (2011). Climate change impact on Balearic shearwater through a trophic cascade. *Biol. Lett.* 23 : 702-705. • **Plestan M., Ponsero A. & Yésou P.** (2009). Forte abondance du Puffin des Baléares *Puffinus mauretanicus* en Bretagne (hiver 2007-2008). *Ornithos* 16-4 : 209-213. • **UICN France, MNHN, LPO, SEOF & ONCFS** (2011). *La Liste rouge des espèces menacées en France - Chapitre Oiseaux de France métropolitaine.* Paris, France. • **Wynn R.B., Josey S.A., Martin A.P., Johns D. & Yésou P.** (2007). Climate-driven range expansion of a critically endangered top predator in northeast Atlantic waters. *Biol. Lett.* 3 : 529-532. • **Yésou P.** (2003). Recent changes in the summer distribution of Balearic Shearwater *Puffinus mauretanicus* off western France. *In* Minguez E., Oro D., de Juana E. & Martinez-Abrain A. (eds.), *Mediterranean Seabirds and their Conservation*. Proceedings of the 6th Mediterranean Symposium on Marine Birds : Conference on fisheries, marine productivity and Conservation of Marine Birds, Benidorm (Espagne), octobre 2000. *Scientia Marina*, suppl. 2 : 143-148. • **Yésou P., Barzic A., Wynn R.B. & Le Mao P.** (2007). La France est responsable de la conservation du Puffin des Baléares *Puffinus mauretanicus*. *Alauda* 75 : 287-289. • **Yésou P., Thébault L., Février Y., Fortin M., Deniau A., Dourin J.-L. & Mauvieux S.** (2012). Recent insights in the distribution and abundance of Balearic Shearwater *Puffinus mauretanicus* off Brittany, western France. *In* Yésou P., Baccetti N. & Sultana J. (eds.), *Ecology and Conservation of Mediterranean Seabirds and other bird species under the Barcelona Convention*. Proceedings of the 13th Medmaravis Pan-Mediterranean Symposium, Alghero (Sardinia) 14-17 Oct. 2011, *Medmaravis* : 74-77.

1. Puffins des Baléares *Puffinus mauretanicus*, baie de Douarnenez, Finistère, octobre 2012 (Mickaël Buanic, Agence des aires marines protégées). *Balearic Shearwater.*



2. Puffin des Baléares *Puffinus mauretanicus*, baie de Douarnenez, Finistère, octobre 2012 (Mickaël Buanic – Agence des aires marines protégées). *Balearic Shearwater.*



Summary

New occurrence of large numbers of Balearic Shearwaters overwintering in Brittany, 2012-2013. *Up to a few tens of Balearic Shearwaters are usually recorded in winter along the Atlantic and Channel coasts of France, mostly off Brittany. However, 710 birds were together near Saint-Brieuc, northern Brittany, in January 2008 (see* Ornithos *16-4 : 209-213). The three following winters saw a return to the usual, very low, abundance of the species. An impressive occurrence in the bay of Douarnenez, at the southern tip of Brittany, during winter 2012-2013 was thus unexpected. Following a late autumn record of 1 500 birds on 30th October 2012, the species was regularly seen in that bay in much larger numbers than usual until the end of March, with between 800 and 925 birds on 4 January 2013, 542 on 6th January, 285 to 310 on 24th January, 315 on 19th February and 245 on 27th March. A group of 100 was recorded a few tens of kilometres further north, at Le Conquet, on 18th March. The birds often were fishing in coastal waters in company with other fish-eating species, particularly Razorbills. It is suggested that bird abundance was linked to an unusual abundance of young sardines and other forage fish species.*

Sylvie Pianalto
(sylvie.pianalto@aires-marines.fr)

Éléments d'identification
Comment différencier les deux grimpereaux *Certhia sp.* en France ?



Dominique Michelat & Marc Duquet

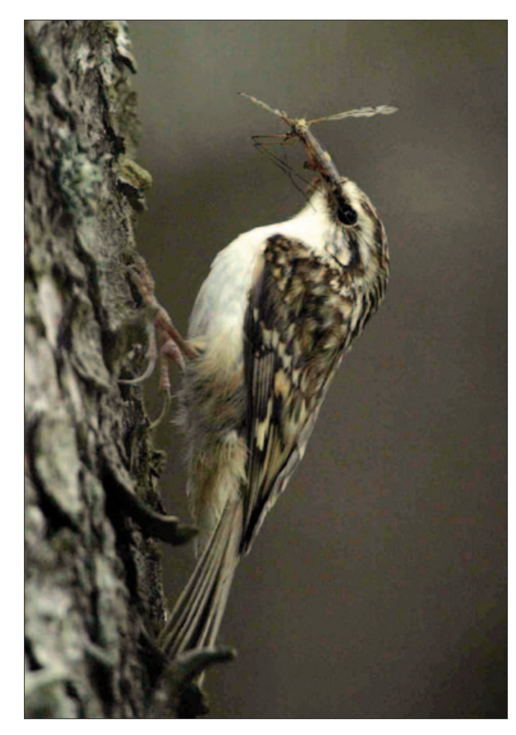
En zone de sympatrie des deux espèces, l'identification d'un grimpereau revêt souvent une certaine difficulté, surtout lorsque l'oiseau est silencieux. Certes, en période de reproduction, ces oiseaux sont souvent loquaces et, même s'il existe des individus émettant des chants intermédiaires ou capables d'imiter l'espèce jumelle, les émissions sonores sont généralement de très bons critères d'identification. De plus, dans les régions où Grimpereau des jardins *Certhia brachydactyla* et Grimpereau des bois *C. familiaris* cohabitent, ils occupent souvent des habitats différents. Les deux grimpereaux étant réputés sédentaires, la situation pourrait paraître simple, mais d'une part certains oiseaux se dispersent en période internuptiale et d'autre part les populations nordiques et orientales peuvent effectuer de véritables mouvements migratoires (Jonsson 1994, Cramp & Perrins 1993, Snow & Perrins 1998, Dubois *et al.* 2008).
L'identification sur la base du plumage est assez complexe car aucun critère n'est fiable à 100 % (Svensson 2005) et, comme nous le verrons plus loin, c'est donc la convergence de plusieurs critères qui permet l'identification.
Pour les observateurs d'Europe de l'Ouest, la difficulté provient peut-être également du fait que les guides d'identification peuvent difficilement prendre en compte ces variations individuelles, mais également qu'ils comparent généralement le Grimpereau des jardins à la sous-espèce nordique (*familiaris*) du Grimpereau des bois, alors que la sous-espèce de Grimpereau des bois qui niche en France (*macrodactyla*) présente souvent un plumage assez proche du Grimpereau des jardins. Après un rappel de la systématique et de la répartition des deux espèces de grimpereaux en France, cet article présente les critères d'identification des sous-espèces *macrodactyla* du Grimpereau des bois et *megarhynchos* et *brachydactyla* du Grimpereau des jardins, présentes en France métropolitaine, en commençant par les critères qui sont généralement visibles dans les conditions habituelles d'observation sur le terrain, puis ceux qui sont analysables dans d'excellentes conditions d'observation ou sur photo, et nous finirons par quelques critères, parfois utiles mais dont la fiabilité est plus limitée. Un paragraphe est consacré à la sous-espèce nordique du Grimpereau des bois, car ce taxon est observé en France notamment dans le Nord-Pas-de-Calais. Cette analyse est basée sur les critères mentionnés dans les guides d'identification européens (Peterson *et al.* 1976, Harris *et al.* 1992, Cramp & Perrins 1993, Jonsson 1994, Beaman & Madge 1998, Snow & Perrins 1998, Hayman & Hume 2003, Svensson 2005, Svensson *et al.* 2010, Demongin 2013) et notre expérience personnelle.

Systématique et répartition des grimpereaux visibles en France

Grimpereau des bois

En France, c'est un nicheur peu commun et un migrateur rare. La population nicheuse continentale appartient à la sous-espèce *macrodactyla* ; elle est estimée à 35 000-90 000 couples dans les années 2000. L'espèce se reproduit surtout dans l'est de l'Hexagone, du nord des Ardennes jusqu'aux Alpes-Maritimes, en passant par l'Alsace, la Lorraine (principalement dans les Vosges), le massif du Jura, les Alpes. Elle est également présente dans le Massif central et les Pyrénées. Sa présence en plaine est attestée dans l'Aisne, l'Oise, l'Orne, la Sarthe, la Mayenne, l'Ille-et-Vilaine, la Haute-Marne, le nord de l'Hérault, peut-être l'Eure et la Seine-Maritime (Dubois *et al.* 2008). Dans le sud de son aire de répartition, la présence de l'espèce est limitée aux zones d'altitude. En période de reproduction, le Grimpereau des bois montre une préférence pour les forêts de résineux (sapins et épicéas), les hêtraies-sapinières et les vieilles forêts de feuillus, mais on le rencontre aussi dans les pinèdes, les vergers, les parcs et jardins. En plaine, il fréquente essentiellement les futaies jardinées à strate buissonneuse (Heinzel *et al.* 1996, Beaman & Madge 1998, Dubois *et al.* 2008). Dans le nord-ouest de la France, le Grimpereau des jardins est également présent dans les forêts fréquentées par l'espèce jumelle. En Bretagne par exemple, le Grimpereau des bois habite les vieilles chênaies-hêtraies, où le Grimpereau des jardins atteint ses plus fortes densités. Après la période de reproduction, des individus peuvent se disperser dans des secteurs où l'espèce ne niche pas (Dubois *et al.* 2008).
La sous-espèce *familiaris* niche en Fennoscandie, puis de l'est de la Pologne à la Sibérie occidentale (jusqu'au fleuve Ienisseï) ; au sud, elle atteint la Grèce, le nord-ouest de la Turquie et le nord de l'Ukraine (Cramp & Perrins 1993, Snow & Perrins 1998, Svensson 2005, del Hoyo *et al.* 2008). Cette sous-espèce est observée occasionnellement entre la mi-septembre et la mi-novembre (surtout entre début octobre et début novembre), principalement dans le Nord-Pas-de-Calais, mais il existe également quelques mentions en Bretagne et une dans les Alpes-Maritimes. Son occurrence le long du littoral de la mer du Nord est prouvée par des reprises au Benelux d'oiseaux bagués en Russie et en Scandinavie.
La sous-espèce *corsa* est endémique de la Corse. Pour mémoire, on mentionnera également la sous-espèce *britannica* qui occupe les îles Britanniques mais pour laquelle on ne connaît pas de mention en France (Dubois *et al.* 2008). Les variations entre les quatre ou cinq sous-espèces de Grimpereau des bois répertoriées dans le Paléarctique occidental sont clinales et globalement, on note une coloration des parties supérieures de plus en plus sombre et une teinte rousse (ou chamois) des flancs de plus en plus soutenue de l'est et du nord vers l'ouest et le sud (Cramp & Perrins 1993, Beaman & Madge 1998, Snow & Perrins 1998, Svensson 2005, del Hoyo *et al.* 2008).

[1] *La photo 1 (ci-dessus) a été légendée par erreur Grimpereau des jardins dans un précédent numéro d'*Ornithos *(19-5 : 348).*



1. Grimpereau des bois *Certhia familiaris*, Doubs, mai 2011 (Didier Pépin). *Eurasian Treecreeper.*

Grimpereau des jardins

C'est un nicheur très commun en France. Dans les années 2000, la population nicheuse était estimée entre 1 et 3 millions de couples (Dubois *et al.* 2008). L'espèce est réputée sédentaire mais des migrateurs ont été signalés en 2005 dans le Haut-Rhin et en Alsace, faisant écho à d'importants mouvements migratoires le même automne sur les côtes de la Baltique (Dubois *et al.* 2008). En France, l'espèce habite toutes les zones boisées (de feuillus ou de conifères), y compris les bosquets isolés, les grandes haies, les parcs urbains,



2. Grimpereau des jardins *Certhia brachydactyla*, Gironde, avril 2010 (Aurélien Audevard). *Short-toed Treecreeper.*

les jardins. Dans la zone de sympatrie avec le Grimpereau des bois, elle a tendance à nicher à plus basse altitude ou dans les forêts mieux exposées, mais elle a toutefois été signalée à 2 000 m dans les Pyrénées-Orientales et à 2 100 m dans les Alpes-Maritimes (Beaman & Madge 1998, Dubois *et al.* 2008). Deux des cinq sous-espèces qui occupent le Paléarctique occidental sont présentes en France : *brachydactyla* se reproduit au sud-est d'une ligne allant des Pyrénées centrales au centre de l'Allemagne, tandis que *megarhynchos* (également notée *megarhyncha* ou *macrorhyncha* dans certains ouvrages) est présente au nord-ouest de cette ligne, c'est-à-dire dans le nord et l'ouest du pays. Ces deux sous-espèces « s'intergradent » dans les Pyrénées centrales (Dubois *et al.* 2008). Les variations entre les sous-espèces sont légères et clinales (Cramp & Perrins 1993, Beaman & Madge 1998, Snow & Perrins 1998, Svensson 2005, del Hoyo *et al.* 2008) c'est pourquoi *brachydactyla* et *megarhynchos* seront traitées ensemble dans l'article.

Critères d'identification

Les principaux critères d'identification des grimpereaux sont les suivants :

• **sourcil** – noter l'épaisseur du sourcil, sa couleur et son prolongement éventuel sur le front ;

• **bec** – évaluer sa longueur relative et sa courbure et surtout repérer si la pointe de la mandibule inférieure est sombre ou non ;

• **barre alaire** – relever la forme de la barre alaire jaunâtre, en particulier le décrochement éventuel entre la p7 (rémige primaire n°7) et la p6, et la présence ou non d'une tache jaune sur la p4 ainsi que son étendue par rapport à celle de la p5 ;

• **pointe de l'aile** – décrire la forme du blanc à la pointe des primaires (p5 à p9) et situer l'espacement des pointes les unes par rapport aux autres ;

• **parties inférieures** – apprécier la blancheur du dessous et, si les flancs et le bas-ventre sont teintés de gris-brun, noter si cette coloration atteint le poignet (pli de l'aile) ;

• **parties supérieures** – comparer la teinte générale du dessus avec celle de la queue ;

• **alula** – situer l'étendue du blanc sur la pointe et le bord externe de la plus grande plume de l'alula quand elle est visible.

Le Grimpereau des bois de la sous-espèce *macrodactyla*

Quand on observe un Grimpereau des bois, on note en général la blancheur, parfois presque argentée, du dessous et le long et épais sourcil blanc pur qui s'avance souvent en avant de l'œil.
Parties inférieures. Chez *macrodactyla*, les flancs peuvent être marqués de gris-brun mais cette zone ombrée se limite à l'arrière des flancs et ne remonte pas jusqu'au poignet. Attention toutefois car les Grimpereaux des bois juvéniles sont régulièrement assez sales dessous. De même, les oiseaux de l'Ouest ont les parties inférieures moins blanches que ceux de l'Est.
Sourcil. Le sourcil du Grimpereau des bois est plus long et plus blanc que chez le Grimpereau des jardins. Cependant, il est souvent moins marqué en avant de l'œil qu'en arrière et il est presque toujours bien blanc dans l'est de la France. Dans le nord-ouest par contre, le sourcil est davantage beige ou crème, mais il reste plus clair que celui

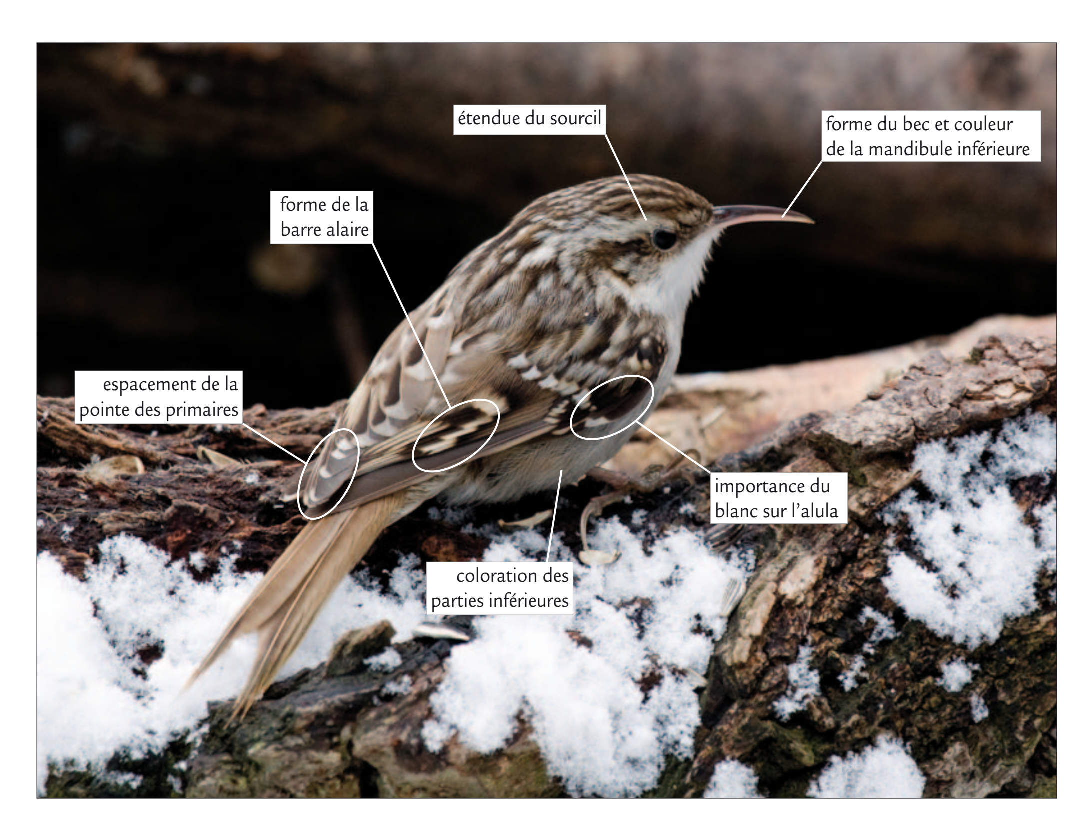


fig. **1.** Principaux critères à détailler pour identifier un grimpereau (ici, un Grimpereau des jardins *Certhia brachydactyla*, Moselle, février 2006, Didier Collin, *Oiseaux.net*). *Short-toed Treecreeper.*

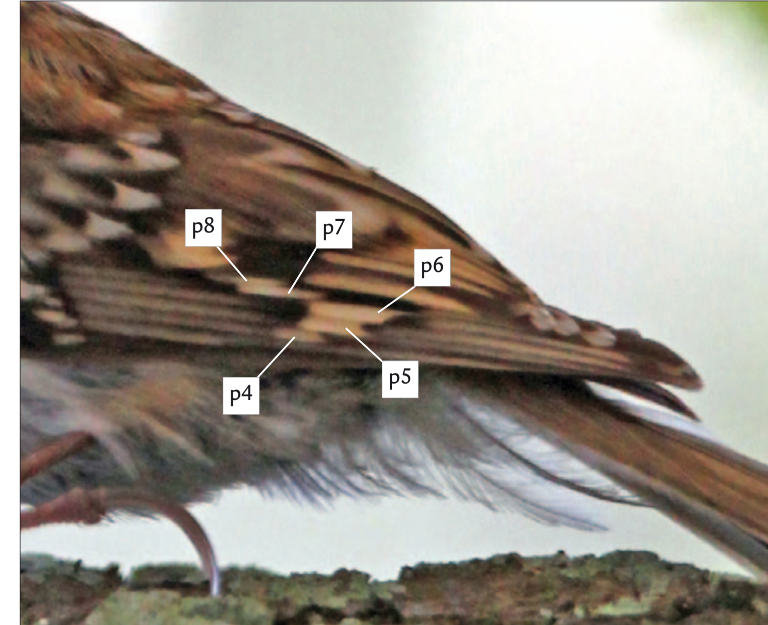


fig. **2.** Taches jaunâtres sur les primaires dessinant la barre alaire des grimpereaux (ici, un Grimpereau des bois *Certhia familiaris*, Bruxelles, Belgique, avril 2012, Jules Fouarge, *Oiseaux.net). Wing-bar of Eurasian Treecreeper.*



3. Grimpereau des bois *Certhia familiaris*, Liège, Belgique, mars 2012 (René Dumoulin, *Oiseaux.net*). Dessous blanc presque argenté ; sourcil blanc pur s'étendant loin en arrière de l'œil et se prolongeant en avant jusqu'au front ; pas de contraste entre le manteau et la queue ; bec court peu arqué avec l'extrémité de la mandibule inférieure sombre ; ongle postérieur très long ; grande marche entre la p6 et la p7 dans les escaliers de la barre alaire et grande tache claire sur la p4 dépassant celles de p5 vers l'avant ; tache blanche à la pointe des primaires en forme de croissant et se prolongeant sur le vexille interne ; espaces réguliers entre la pointe des p9, p8 et p7, cette dernière étant distante de p6 ; liseré blanc interrompu sur la plus grande plume de l'alula. *Eurasian Treecreeper.*

du Grimpereau des jardins. Chez de nombreux *macrodactyla*, il s'atténue en avant de l'œil et le front n'est pas blanc.

Parties supérieures. Elles sont d'un brun froid souvent mêlé de plumes rousses, notamment dans l'Ouest. Par rapport au Grimpereau des jardins, le contraste entre les parties supérieures et la queue est donc moins marqué, les parties supérieures sont davantage marquées de blanc. Dans l'Ouest, la coloration plus rousse des parties supérieures constitue le critère d'appel lors d'une observation à distance, davantage que le sourcil et les flancs.

Pattern alaire. L'observation détaillée de l'aile fournit des critères d'identification plus objectifs mais souvent très difficiles à voir. Le décrochement net dans la barre alaire entre la p6 et la p7 est sans doute le critère le plus visible sur le terrain. Il en est de même de la tache pâle sur la p4 qui est souvent grande et bien visible, et dépasse la tache jaune de p5 vers l'avant.

Les primaires internes montrent à leur extrémité une marge blanche diffuse qui s'étend sur les vexilles interne et externe. Les primaires étant d'un brun moyen, cette marge blanche contraste assez faiblement (mais attention à l'usure des plumes qui tend à éclaircir les couleurs).

fig. **3.** Dessin de la barre alaire du Grimpereau des jardins *Certhia brachydactyla* (à gauche) et du Grimpereau des bois *Certhia familiaris* (à droite). Noter, chez le Grimpereau des bois, la présence d'une tache jaune sur la p4 dépassant en avant de la tache jaune de la p5. Chez le Grimpereau des jardins, lorsque la tache jaune est présente sur la p4 (deux oiseaux du bas), elle est de taille plus restreinte et ne dépasse pas la tache de la p5 à l'avant. *Wing-bar of Short-toed (left) compared to Eurasian Treecreeper (right) with some variation.*

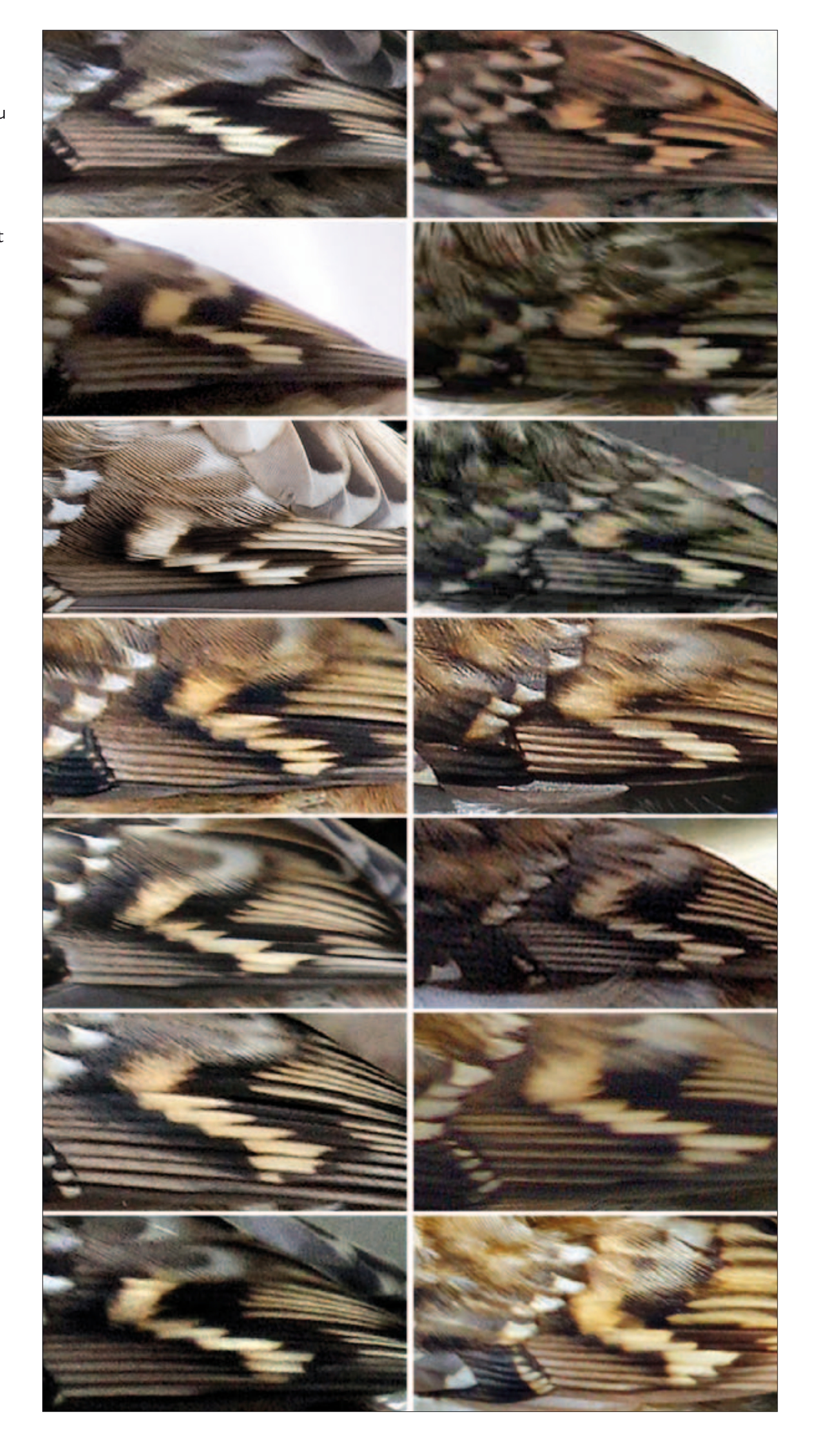






fig. **4.** Comparaison de la pointe de l'aile du Grimpereau des jardins *Certhia brachydactyla* (à gauche ; Moselle, février 2006, Didier Collin, *Oiseaux.net*) et du Grimpereau des bois *Certhia familiaris* (à droite ; Doubs, mai 2011, Didier Pépin). Noter la forme des taches blanches à la pointe des primaires : en diamant chez le Grimpereau des jardins et en croissant se prolongeant sur le vexille interne chez le Grimpereau des bois. De même, chez le premier, la pointe de la p7 est nettement séparée de celles de la p8 et de la p6, alors qu'elle n'est séparée que de la p6 chez ce dernier. *Wingtip of Short-toed (left) compared to that of Eurasian Treecreeper (right).*

On remarquera également un espacement régulier des croissants pâles à la pointe des primaires suivi d'un grand espace entre la p6 et la p7, elle-même proche de la p8 (fig. 4), mais attention aux oiseaux en mue…

Parties nues. Le bec apparaît généralement court et moins recourbé. L'extrémité de la mandibule est souvent sombre, mais en Bretagne, moins de la moitié des Grimpereaux des bois capturés présentent ce caractère (Filipe Contim *in litt.*). Autre critère souvent cité, l'ongle du doigt postérieur du Grimpereau des bois est long – plus long que le pouce – mais ce critère semble très difficile à appréhender autrement que sur un oiseau en main, car il est rarement dans le même plan que l'observateur ou le photographe. De plus, à l'image du bec, les ongles peuvent grandir jusqu'en septembre.

Critères secondaires. Même s'ils sont moins fiables puisque sujets à de fort chevauchements, d'autres critères sont aussi à rechercher car ils peuvent renforcer l'identification, d'autant que tous les critères énoncés plus haut sont rarement visibles au cours d'une observation ou sur un cliché. Ainsi, chez le Grimpereau des bois, l'extrémité distale des taches jaunes de la barre





4. (à gauche) Grimpereau des bois *Certhia familiaris*, Liège, Belgique, février 2009 (René Dumoulin, *Oiseaux.net*). Parties inférieures bien blanches devenant légèrement chamois à l'arrière des pattes ; sourcil épais et bien blanc à l'arrière de l'œil, se prolongeant sous la forme de petites plumes blanches en avant pour atteindre le front ; parties supérieures nettement tachetées de blanc ; bec court et peu arqué avec l'extrémité de la mandibule inférieure sombre ; ongle postérieur très long ; grande marche entre la p6 et la p7 dans les escaliers de la barre alaire ; taches jaunes de la barre alaire avec extrémités distales carrées, très nette tache jaunâtre sur la p4 ; liseré blanc interrompu sur la plus grande plume de l'alula. *Eurasian Treecreeper (left).*

5. (à droite) Grimpereau des bois *Certhia familiaris*, Doubs, mai 2011 (Didier Pépin). Parties inférieures lavées de chamois uniquement à l'arrière de la patte ; épais sourcil blanc se prolongeant loin en arrière de l'œil et atteignant la base du bec (en partie masqué par les insectes) ; parties supérieures avec quelques plumes rousses ; queue brune sans nuance rousse et ne contrastant pas avec le manteau ; ongle postérieur plus long que le pouce ; grande marche entre la p6 et la p7 dans les escaliers de la barre alaire ; taches jaunes de la barre alaire avec extrémités distales carrées (et non en biseau) ; espaces réguliers entre la p7, la p8 et la p9 ; grande tache jaunâte sur la p4 dépassant la p5 vers l'avant. *Eurasian Treecreeper (right).*

alaire est généralement carrée ou arrondie (et non en biseau). La plus grande plume de l'alula montre une ligne blanche interrompue sur le vexille externe. Les rectrices centrales présentent souvent un rachis brun pâle et les rectrices ont généralement le vexille interne pâle. À ces critères de plumages, Couzens (2006) ajoute un élément de comportement : le Grimpereau des bois est plus agressif et chasse ses congénères de son territoire, alors que ce comportement est rare chez le Grimpereau des jardins. En zone de sympatrie, le Grimpereau des jardins se montre agressif et souvent dominant sur le Grimpereau des bois.

Le Grimpereau des jardins des sous-espèces *megarhynchos* et *brachydactyla*

Les deux sous-espèces présentes en France métropolitaine sont traitées ici ensemble. En effet, les différences entre elles sont très légères et clinales, *brachydactyla* se distinguant par des parties supérieures d'un brun plus foncé et plus terne tandis que *megarhynchos* est en moyenne un peu plus clair et plus roux (mais attention aux variations dues à l'usure du plumage).

Sourcil. Les Grimpereaux des jardins français présentent un sourcil crème souvent marqué de

petites stries beiges ou brunes, qui le font apparaître moins net que celui du Grimpereau des bois. Le sourcil est presque toujours indistinct en avant de l'œil et le front est brun, jamais blanc.

Parties inférieures. Elles sont d'un blanc sale, plus terne que chez le Grimpereau des bois et les flancs sont nettement teintés de brun, de roux ou de gris. La zone grisâtre sur les flancs remonte souvent jusqu'au poignet, de sorte qu'elle contraste avec la gorge blanche. Il faut toutefois se méfier de l'usure des plumes qui tend à éclaircir le plumage.

Parties supérieures. Légèrement plus grises et plus sombres que chez le Grimpereau des bois *macrodactyla*, elles contrastent davantage avec le croupion et la queue, plus bruns et parfois nettement teintés de roux.

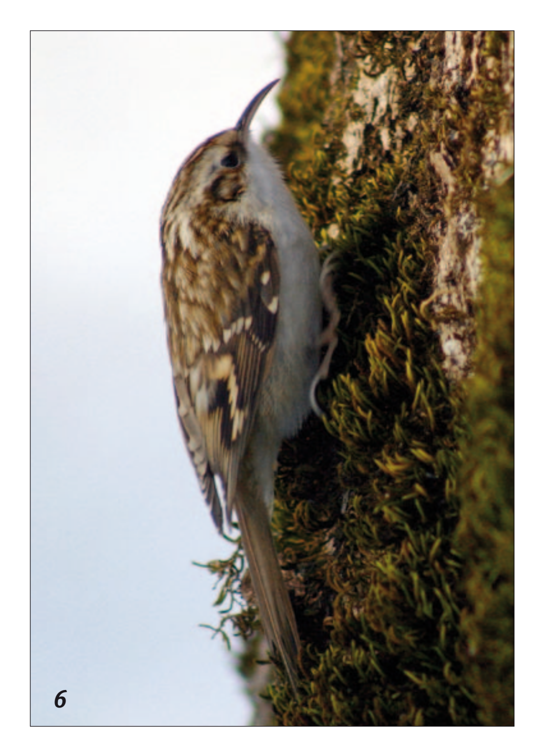
Parties nues. Le bec est généralement un peu plus long et plus arqué, phénomène accentué par le profil de tête paraissant plus plat et l'absence de noir à l'extrémité de la mandibule.

Comme l'indique le nom d'espèce en latin, l'ongle est court – plus court que la longueur du pouce.

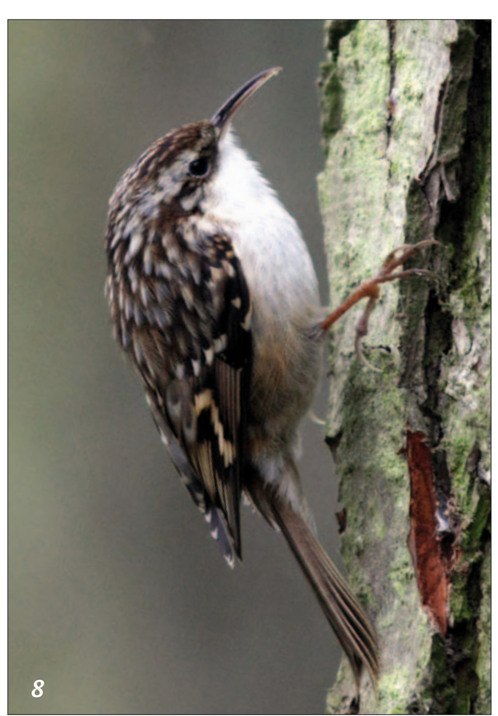
Pattern alaire. La barre alaire a la forme d'un escalier régulier, sans marche évidente entre la p6 et la p7. En outre, la p4 ne présente pas de tache pâle ou, lorsqu'elle existe, cette tache est de taille restreinte. À la pointe de l'aile, la p7 est séparée de la p6 mais aussi de la p8 (fig. 4).

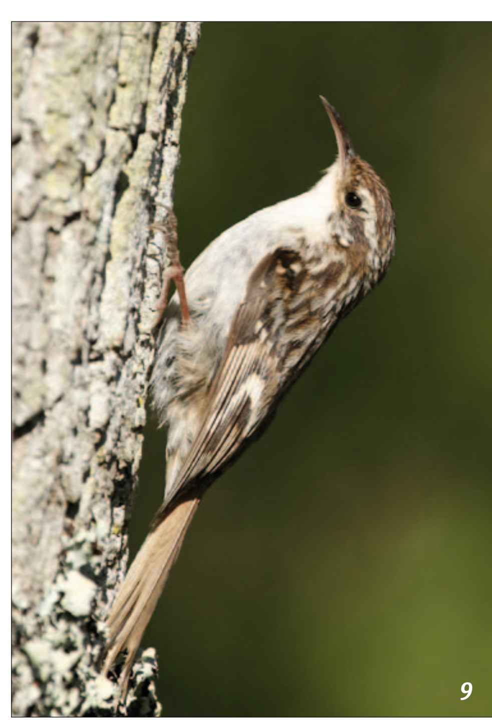
L'extrémité des primaires internes montre une tache bien blanche en forme de diamant, qui s'étend uniquement sur le vexille externe (fig. 4). Les primaires étant d'un brun foncé presque noir, ces taches blanches contrastent plus fortement à l'extrémité de la projection primaire. De plus, elles sont espacées de manière irrégulière.

Critères secondaires. Parmi les autres critères d'une fiabilité moindre, la plupart des Grimpereaux des jardins montrent une ligne pâle continue sur le vexille externe de la plus longue plume de l'alula. Les rachis des rectrices centrales sont souvent sombres. Le vexille interne des rectrices est parfois sombre ou seulement légèrement plus pâle que le vexille externe. L'extrémité distale des taches jaunes qui forment la barre alaire est généralement en biseau (et non pas carrée ou arrondie). Mais ces deux derniers critères sont jugés peu utiles par Svensson (2005). Porter *et al.* (1996) mentionnent aussi que le Grimpereau des jardins se perche plus souvent que l'espèce jumelle sur les petites branches près du sommet des arbres.









6. Grimpereau des bois *Certhia familiaris*, Doubs, décembre 2010 (Laurent Beschet). Dessous blanc devenant légèrement chamois en arrière des pattes ; sourcil atteignant le bec et assez large en avant de l'œil ; absence de contraste entre le manteau et la queue ; extrémité de la mandibule inférieure sombre ; long ongle postérieur ; grande marche dans les escaliers de la barre alaire, tache claire visible sur la p4 ; espaces réguliers entre la p7, la p8 et la p9 ; tache crème (pas blanc pur) à la pointe des primaires, contrastant peu avec la couleur de fond des rémiges ; liseré blanc interrompu sur la plus grande plume de l'alula ; par contre, le bec ne paraît pas particulièrement court, le sourcil n'est pas blanc pur mais légèrement lavé de brun, et les taches jaunes de la barre alaire montrent des extrémités distales plutôt en biseau. *Eurasian Treecreeper*.

7. Grimpereau des bois *Certhia familiaris*, Bruxelles, Belgique, avril 2012 (Jules Fouarge, *Oiseaux.net*). Dessous blanc uniforme devenant légèrement chamois en arrière des pattes ; sourcil bien blanc à l'arrière de l'œil et se prolongeant sous la forme de petites plumes blanches en avant pour atteindre le front ; manteau avec des plumes rousses ; faible contraste entre le manteau et la queue ; extrémité de la mandibule inférieure sombre ; ongle postérieur plus long que le pouce ; grande marche entre la p6 et la p7 dans les escaliers de la barre alaire et nette tache claire sur la p4 ; espaces réguliers entre la p7, la p8 et la p9 ; tache crème (et non blanc pur) à l'extrémité des primaires, contrastant moins avec la couleur de fond des rémiges ; liseré interrompu sur la plus grande plume de l'alula ; par contre, le bec apparaît assez long et les taches jaunes de la barre alaire montrent des extrémités distales plutôt en biseau. *Eurasian Treecreeper*.

8. Grimpereau des jardins *Certhia brachydactyla*, Sarthe, mars 2012 (Christian Kerihuel). Sourcil blanc mêlé de brun, peu marqué en avant de l'œil ; front brun ; flancs nettement lavés de brun (un peu en avant des pattes) ; alula avec un long liseré crème ; escaliers réguliers dans la barre alaire et petite tache sur la p4 ne dépassant pas la p5 vers l'avant ; long bec et mandibule inférieure toute rose ; p7 à égale distance de p6 et de p5 ; ongle postérieur environ égal à la longueur du doigt. *Short-toed Treecreeper*.

9. Grimpereau des jardins *Certhia brachydactyla*, Gironde, avril 2010 (Aurélien Audevard). Dessous teinté de gris jusqu'au poignet, contrastant avec la gorge blanche ; sourcil grisâtre s'interrompant juste en avant de l'œil ; front brun ; manteau brun grisâtre contrastant avec la queue brune légèrement roussâtre ; bec long (mais pointe paraissant sombre) ; escaliers réguliers sur la barre alaire ; pas de tache sur la p4 ; liseré blanc continu sur la plus grande plume de l'alula. *Short-toed Treecreeper*.

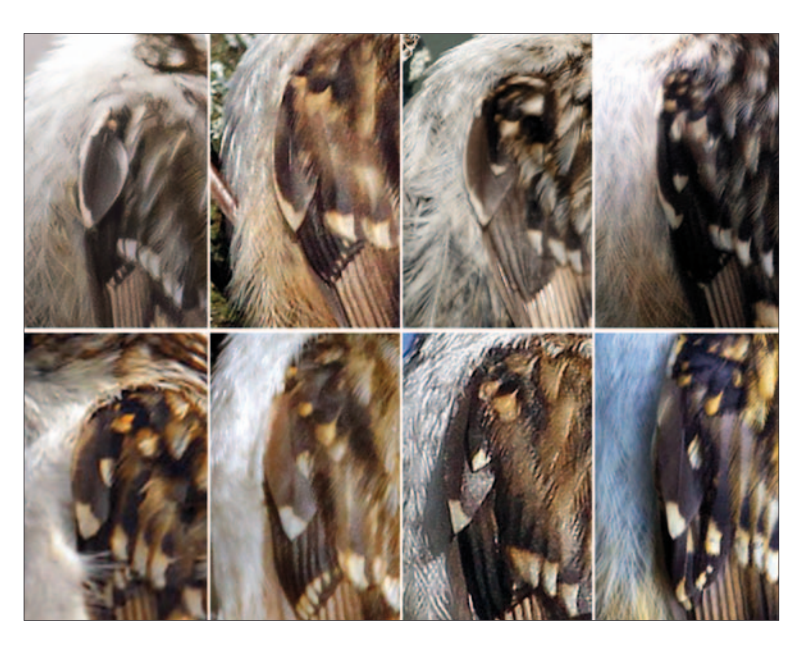
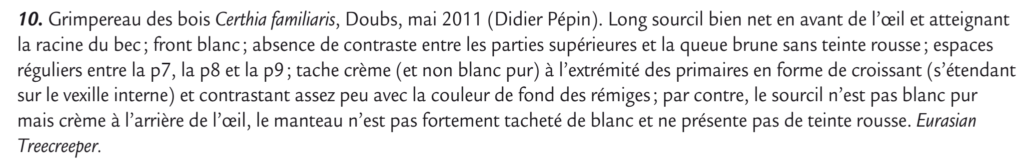


fig. **5.** Comparaison de la plus grande plume de l'alula du Grimpereau des jardins *Certhia brachydactyla* (rangée du haut) et du Grimpereau des bois *Certhia familiaris* (rangée du bas). Noter le liseré blanc continu sur le bord de l'alula du Grimpereau des jardins alors qu'il est interrompu chez le Grimpereau des bois. *Alula of Short-toed (top) compared to that of Eurasian Treecreeper (bottom).*

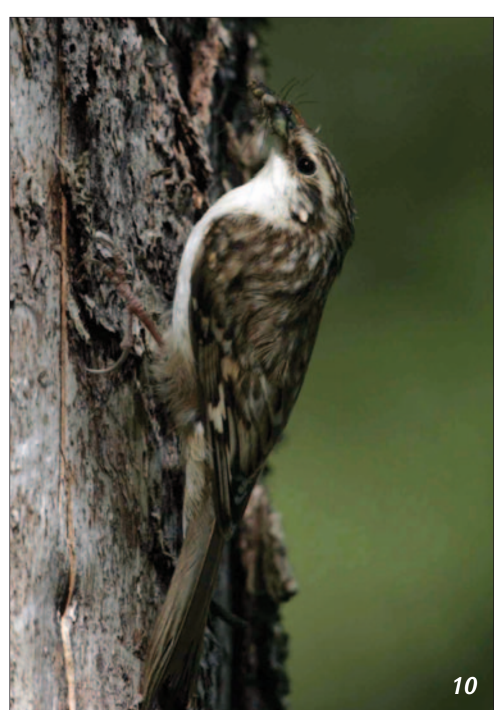


10. Grimpereau des bois *Certhia familiaris*, Doubs, mai 2011 (Didier Pépin). Long sourcil bien net en avant de l'œil et atteignant la racine du bec ; front blanc ; absence de contraste entre les parties supérieures et la queue brune sans teinte rousse ; espaces réguliers entre la p7, la p8 et la p9 ; tache crème (et non blanc pur) à l'extrémité des primaires en forme de croissant (s'étendant sur le vexille interne) et contrastant assez peu avec la couleur de fond des rémiges ; par contre, le sourcil n'est pas blanc pur mais crème à l'arrière de l'œil, le manteau n'est pas fortement tacheté de blanc et ne présente pas de teinte rousse. *Eurasian Treecreeper.*

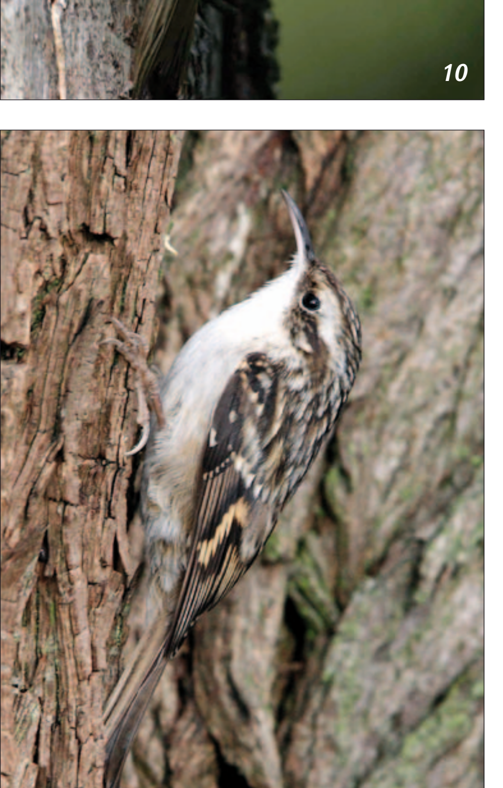
11. Grimpereau des bois *Certhia familiaris*, Vaucluse, avril 2010 (Vincent Lemoine, *Oiseaux.net*). Parties inférieures bien blanches légèrement teintées de chamois en arrière des pattes ; sourcil blanc pur s'étendant loin en arrière de l'œil et se prolongeant en avant jusqu'au front ; parties supérieures avec une nuance rousse et fortement tachetées de blanc ; bec court peu arqué ; grande marche entre la p6 et la p7 dans les escaliers de la barre alaire et nette tache claire sur la p4 ; taches jaunes de la barre alaire avec extrémités distales arrondies ; espaces réguliers entre la pointe de la p7, de la p8 et de la p9 ; taches blanches à l'extrémité des primaires en forme de croissant et se prolongeant sur le vexille interne ; liseré interrompu sur la plus grande plume de l'alula ; rachis clair aux rectrices centrales ; par contre, l'extrémité de la mandibule inférieure semble claire et les parties supérieures contrastent un peu avec la queue brune légèrement roussâtre. *Eurasian Treecreeper.*

12. Grimpereau des jardins *Certhia brachydactyla*, Liège, Belgique, novembre 2010 (Jean-Marie Poncelet, *Oiseaux.net*). Flancs teintés de chamois jusqu'à la patte, puis lavés de gris jusqu'au poignet et contrastant avec la gorge blanche ; sourcil assez court mêlé de quelques plumes brunes et s'interrompant en avant de l'œil sans atteindre le front ; bec long et arqué ; ongle postérieur plus court que le pouce ; escaliers réguliers sur la barre alaire ; taches jaunes de la barre alaire avec extrémités distales en biseau ; petite tache blanche sur la p4 ne dépassant pas celle de la p5 vers l'avant ; espace entre la pointe de la p7 et celle la p8 nettement plus important qu'entre celles de la p8 et de la p9 ; taches bien blanches à l'extrémité des rémiges primaires et contrastant fortement avec la couleur de fond brun sombre ; liseré continu sur la plus grande plume de l'alula ; rectrices centrales avec rachis sombre ; par contre, l'extrémité de la mandibule inférieure semble sombre et la queue ne contraste pas avec le reste des parties supérieures. *Short-toed Treecreeper.*

13. Grimpereau des jardins *Certhia brachydactyla*, Liège , Belgique, janvier 2011 (René Dumoulin, *Oiseaux.net*). Dessous roussâtre sur les flancs, devenant gris sur la poitrine jusqu'au poignet et contrastant avec la gorge blanche ; sourcil beige s'interrompant en avant de l'œil ; bec long et arqué ; escaliers réguliers dans la barre alaire ; pas de tache pâle sur la p4 ; espace entre les pointes de la p7 et de la p8 nettement plus important qu'entre la p8 et la p9 ; taches bien blanches en forme de diamant à l'extrémité des primaires ; liseré blanc continu sur la plus grande plume de l'alula ; rachis des rectrices centrales plutôt sombre ; par contre, l'ongle postérieur apparaît plus long que le pouce mais c'est probablement un effet d'optique. *Short-toed Treecreeper.*

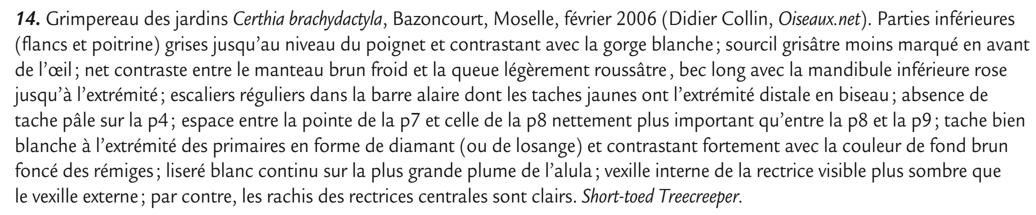










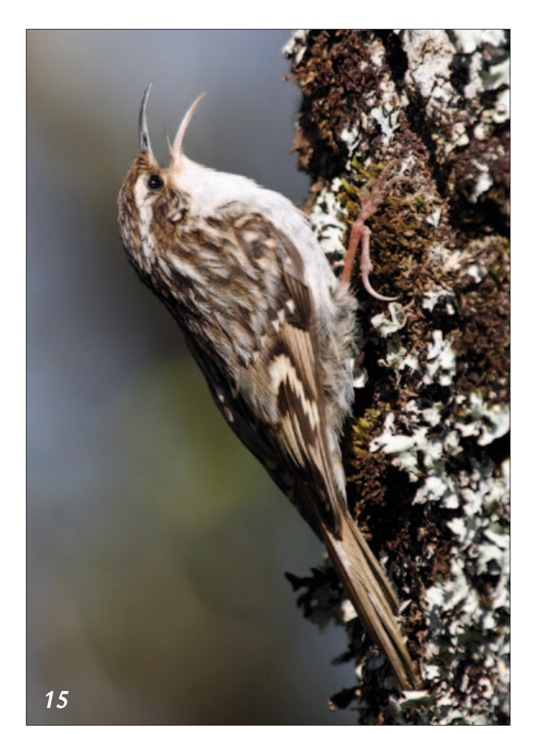


14. Grimpereau des jardins *Certhia brachydactyla*, Bazoncourt, Moselle, février 2006 (Didier Collin, *Oiseaux.net*). Parties inférieures (flancs et poitrine) grises jusqu'au niveau du poignet et contrastant avec la gorge blanche ; sourcil grisâtre moins marqué en avant de l'œil ; net contraste entre le manteau brun froid et la queue légèrement roussâtre , bec long avec la mandibule inférieure rose jusqu'à l'extrémité ; escaliers réguliers dans la barre alaire dont les taches jaunes ont l'extrémité distale en biseau ; absence de tache pâle sur la p4 ; espace entre la pointe de la p7 et celle de la p8 nettement plus important qu'entre la p8 et la p9 ; tache bien blanche à l'extrémité des primaires en forme de diamant (ou de losange) et contrastant fortement avec la couleur de fond brun foncé des rémiges ; liseré blanc continu sur la plus grande plume de l'alula ; vexille interne de la rectrice visible plus sombre que le vexille externe ; par contre, les rachis des rectrices centrales sont clairs. *Short-toed Treecreeper.*

15. Grimpereau des jardins *Certhia brachydactyla*, Gironde, avril 2010 (Aurélien Audevard). Parties inférieures (flancs et poitrine) grises jusqu'au niveau du poignet et contrastant avec la gorge ; sourcil blanchâtre légèrement teinté de gris s'interrompant en avant de l'œil ; parties supérieures brunes légèrement grisâtres ; bec long et arqué ; ongle postérieur plus court que le pouce ; escaliers réguliers sur l'aile ; taches jaunes de la barre alaire avec extrémités distales en biseau ; absence de tache pâle sur la p4 ; liseré blanc continu sur la plus grande plume de l'alula. *Short-toed Treecreeper.*

16. Grimpereau des jardins *Certhia brachydactyla*, Moselle, avril 2006 (Didier Collin, *Oiseaux.net*). Sourcil grisâtre et peu marqué en avant de l'œil ; bec long et arqué avec la mandibule inférieure rose jusqu'à l'extrémité ; escaliers réguliers sur la barre alaire ; taches jaunes de la barre alaire avec extrémités distales en biseau ; espace entre la pointe de la p7 et de la p8 nettement plus important qu'entre la p8 et la p9 ; tache blanche à l'extrémité des primaires contrastant fortement avec la couleur de fond brun sombre et ne s'étendant pas sur le vexille interne ; par contre, les rachis des rectrices centrales sont clairs et la queue brune, légèrement roussâtre, ne contraste guère avec les parties supérieures. *Short-toed Treecreeper.*

17. Grimpereau des jardins *Certhia brachydactyla*, Bazoncourt, Moselle, février 2006 (Didier Collin, *Oiseaux.net*). Parties inférieures teintées de grisâtre jusqu'au poignet ; sourcil grisâtre peu marqué en avant de l'œil ; net contraste entre le manteau brun grisâtre et la queue brune teintée de roux ; bec long et arqué avec la mandibule inférieure rose jusqu'à l'extrémité ; escaliers réguliers sur la barre alaire ; taches jaunes de la barre alaire avec extrémités distales en biseau ; absence de tache pâle sur la p4 ; espace entre la pointe de la p7 et de la p8 nettement plus important qu'entre celles de la p8 et de la p9 ; tache bien blanche à l'extrémité des primaires en forme de diamant (ou de losange) contrastant fortement avec la couleur de fond brun sombre des rémiges primaires ; liseré blanc continu sur la plus grande plume de l'alula ; par contre, le rachis des rectrices centrales est clair. *Short-toed Treecreeper.*







Le Grimpereau des bois de la sous-espèce *familiaris*

La sous-espèce nominale du Grimpereau des bois est délicate à identifier car la variation entre les sous-espèces est clinale et il existe donc une zone d'intergradation entre les taxons. Compte tenu de ces remarques et hors contexte de reprise ou contrôle d'un individu bagué dans la zone de nidification de ce taxon, les critères de cette sous-espèce sont les suivants.

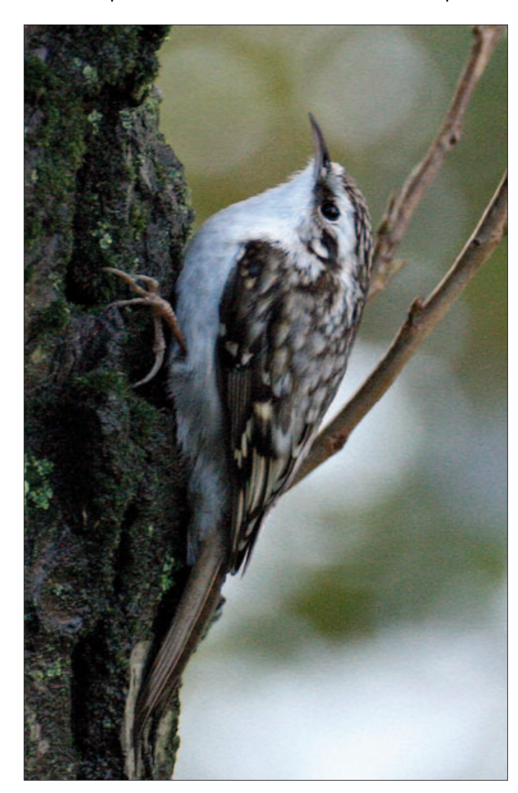
Parties inférieures. Elles sont entièrement blanc argenté sans teinte brune ou grise sur les flancs, même si certains individus, probablement les jeunes, peuvent présenter une très légère teinte brune sur les flancs et le ventre.

Sourcil. Blanc pur, il se prolonge en avant de l'œil ; les deux sourcils se rejoignent souvent en formant une ligne blanche sur le front.

Parties nues. Le bec apparaît toujours court.

Parties supérieures. Elles sont d'un brun moyen ou brun pâle strié de brun foncé, avec des points blancs plus nombreux sur la calotte et le manteau que chez *macrodactyla*. Le croupion est contrastant car nettement teinté de roux (Harris *et al.* 1992, Cramp & Perrins 1993, Beaman & Madge 1998, Snow & Perrins 1998, Svensson 2005, Svensson *et al.* 2010).

Selon le site « Baguage Champagne-Ardenne » (*http://baguage-ch-ardenne.over-blog.com*), certains individus des populations nichant en Haute-Marne et en Franche-Comté peuvent également avoir un sourcil blanc très marqué et une coloration blanche depuis le menton jusqu'aux sous-caudales (B. Théveny et P. Legay *in litt.*). Afin d'y voir plus clair et d'obtenir des éléments plus précis pour l'identification de la sous-espèce *familiaris*, une équipe de bagueurs a décidé de créer une base de référence biométrique, morphologique (couleur du sourcil, tête, etc.) et photographique des populations nicheuses de Champagne-Ardenne, Lorraine, Bourgogne, Franche-Comté, Normandie, Bretagne, Auvergne, Alpes et Pyrénées. Ce travail a pour objectif d'évaluer la variabilité géographique de la sous-espèce *macrodactyla* afin de voir si des phénotypes peuvent recouvrir ceux d'individus de la sous-espèce *familiaris* (Baguage Champagne-Ardenne).



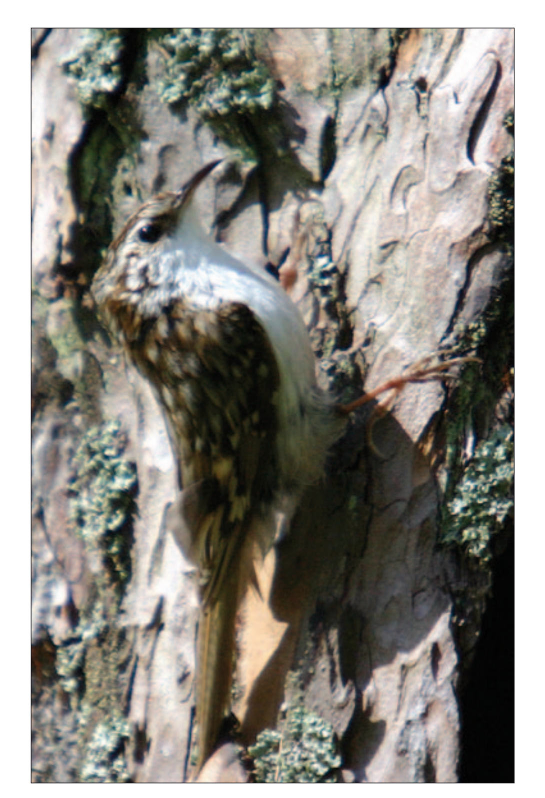
18. Grimpereau des bois *Certhia familiaris*, Dunkerque, Nord, octobre 2010 (Christophe Capelle). Individu présentant les caractéristiques de la race type : sourcil blanc pur très marqué, notamment en avant de l'œil, front blanc, parties inférieures très blanches, bec court avec la pointe de la mandibule inférieure sombre, espaces irréguliers entre la pointe des p5, p6 et p7, nombreux points blancs sur la tête et le manteau, ongle postérieur long (semblant plus long que le doigt). *Eurasian Treecreeper possibly of the nominate race.*

Remerciements

Un grand merci aux photographes qui nous ont fourni gracieusement leurs images, indispensables au propos de ce petit article. Nos remerciements s'adressent également à Emmanuel Chabot et Filipe Contim pour leur relecture constructive de notre manuscrit.

Bibliographie

• **Beaman M. & Madge S.** (1998). *Guide encyclopédique des oiseaux de Paléarctique occidental.* Nathan, Paris. • **Couzens D.** (2006). *Identifier les oiseaux par leur aspect, leur comportement et leur habitat.* Artémis, Chamalières. • **Cramp S. & Perrins C.M.** (1993). *The Birds of the Western Palearctic. Vol. VII, Flycatchers to Shrikes.* Oxford University Press, Oxford. • **del Hoyo J., Elliott A. & Sargatal J.** (2008). *Handbook of the Birds of the World. Vol. 13, Penduline-tits to shrikes.* Lynx Edicions, Barcelona. • **Demongin L.** (2013). *Guide d'identification des oiseaux en main.* Mortsel, Belgique. • **Dubois P.J., Le Maréchal P., Olioso G. & Yésou P.** (2008). *Nouvel inventaire des oiseaux de France.* Delachaux et Niestlé, Paris. • **Harris A., Tucker L. & Vinicombe K.** (1992). *Identifier les oiseaux. Comment éviter les confusions.* Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, Paris. • **Hayman P. & Hume R.** (2003). *Encyclopédie des oiseaux de France et d'Europe.* Flammarion, Paris. • **Heinzel H., Fitter R. & Parslow J.** (1996). *Oiseaux d'Europe, d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient.* Delachaux et Niestlé, Lausanne. • **Jonsson L.** (1994). *Les oiseaux d'Europe, d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient.* Nathan, Paris. • **Peterson R., Mountfort G., Hollom P.A.D., Huxley J. & Géroudet P.** (1976). *Guide des oiseaux d'Europe.* Delachaux et Niestlé, Paris. • **Porter R.F., Christensen S. & Schiermacker-Hansen P.** (1996). *Field guide to the Birds of the Middle East.* T. & A.D. Poyser, London. • **Snow D.W. & Perrins C.M.** (1998). *The Birds of the Western Palearctic. Concise Edition. Vol. 2, Passerines.* Oxford University Press, Oxford. • **Svensson L.** (2005). *Identification guide to European passerines. 4th édition.* Stockholm. • **Svensson L., Mullarney K. & Zetterström D.** (2010). *Le guide ornitho.* Delachaux et Niestlé, Paris.



19. Grimpereau des bois *Certhia familiaris familiaris*, Lettonie, mai 2006 (Julien Boulanger). Sourcil blanc pur très marqué, se prolongeant en avant de l'œil ; parties inférieures blanches (la zone grisâtre limitée uniquement à l'arrière des pattes) ; bec court ; décrochement net entre la p6 et la p7 dans la barre alaire ; espaces irréguliers entre la pointe des p5, p6 et p7 ; ongle postérieur long (semblant plus long que le doigt) ; alula apparemment sans liseré crème sur toute la longueur. *Eurasian Treecreeper of the nominate race.*

Summary

Identification of Eurasian and Short-toed Treecreeper in France. *The identification of the two species of treecreepers only on the basis of plumage is rarely obvious as no single criterion is 100% reliable. Instead it is the convergence of several criteria which are used to separate the two species. In France, the situation is probably a little more complicated because the subspecies of Eurasian Treecreeper breeding in France is close to the two subspecies of Short-toed Treecreeper, especially in the west and south of the country ; Eurasian Treecreepers from eastern France are closer to birds belonging to the nominate subspecies from northern Europe. This paper presents the identification features of the subspecies of Eurasian and Short-toed Treecreeper present in France starting with the criteria that are usually obvious under normal viewing conditions on the ground, and those visible in excellent viewing conditions or in photographs. Finally, some criteria of more limited reliability are also mentioned. Compared to Eurasian, Short-toed Treecreeper has a cream supercilium often marked with thin beige or brown streaks, and almost always indistinct in front of the eyes. Superciliums never meet on the forehead. Underparts are off-white and flanks are clearly tinged with brown, rufous or grey often to the wing angle, so that they contrast with the white throat. Upperparts contrast more with browner, sometimes dramatically tinted rufous, rump and tail. The bill is a bit longer and more downcurved, phenomenon accentuated by the head profile which appears flatter and by the absence of black at the tip of the mandible. The wing bar shows regular stairs without an obvious step between P6 and P7, while P4 shows no pale mark or at last a very small one. The distance between the tip of P6 and P7 is short. The tips of the inner primaries show a pure white diamond-shaped spot, which extends only to the outer web of feathers. These white spots are unevenly spaced. In addition, they contrast more strongly with the distal part of the primaries which is blackish brown. Hind-claw is shorter than rear toe. Criteria of lesser reliability : most Short-toed Treecreepers show a pale solid line on the outer web of the longest alula-feather ; the distal part of the yellow spots which form the wing bar are generally beveled (not square or rounded) ; inner web of rectrices is sometimes dark or only slightly paler than the outer web, while shaft of the central rectrices is often dark.*

Dominique Michelat
(Dominique.Michelat@wanadoo.fr)

Analyses bibliographiques

Ouvrages ornithologiques : guides d'identification, atlas, monographies, handbooks, inventaires…

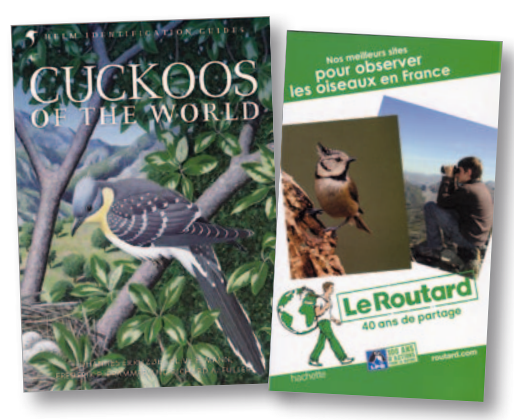


Jean-Marc Thiollay

Cuckoos of the orld

Erritzoe J., Mann C.F., Brammer F.P. & Fuller R.A., 2012, Ch. Helm, Londres, 544 p. (60 £)

La famille des Cuculidés est bien plus vaste et diversifiée (144 espèces) que ne le laisseraient penser nos deux coucous européens et ses représentants sont loin de tous partager le type de nidification parasite des nôtres. La seule monographie générale sur cette famille était *The Cuckoos* de R. Payne (2005) dans la très coûteuse série des Bird families of the World (Oxford University Press) et bien sûr le volume correspondant du Handbook des oiseaux du monde (HBW 4, Lynx Edicions, 1997) qui reconnaissaient d'ailleurs respectivement 141 et 136 espèces. La synthèse actuelle d'Erritzoe *et al.* s'en inspire bien sûr largement mais en simplifiant, en l'actualisant et surtout en l'illustrant de 36 planches et de cartes plus grandes et plus modernes, ainsi que de nombreuses photos de presque toutes les espèces. Les textes sont très fournis (description, voix, mensurations, mue, répartition, habitats, comportement, nidification, statut, conservation. Ceux en face des planches ne reprennent que ce qui peut guider rapidement l'identification. Les planches sont bonnes mais parfois curieusement distribuées (espèces américaines trop petites alors que les couas sont sur quatre planches et que deux *Coccyzus* sont mélangés aux *Malkohas*). L'abondance des références citées dans les textes (leur liste finale occupe 46 pages en petits caractères) montre l'étendue du travail et je n'ai guère trouvé de points importants qui ne soient pas évoqués La classification adoptée, en cinq sous-familles, suit pour la plus grande partie celle de Payne et des listes officielles. La douzaine de pages introductives sur la famille offrent une bonne synthèse des caractéristiques de cette famille. La qualité de l'édition et des illustrations justifie le prix qui est dans la norme actuelle de ce genre d'ouvrages. De toutes façons, c'est le seul traité sur les coucous, accessible et illustré de photos. (*JMT*)



Le Routard. Nos meilleurs sites pour observer les oiseaux en France

Hachette, Paris, 2013, 255 p. (13,20 €)

Édité en partenariat avec la LPO à l'occasion de son centenaire, ce nouveau guide du routard représente une percée remarquable de l'ornithologie chez les amateurs de promenades instructives, de randonnées ou de voyages en famille, c'est-à-dire le plus vaste public qui soit. Plus de 70 sites, parmi les plus riches et les plus accessibles de France (1 à 3 seulement par département) sont décrits simplement, avec leurs principaux oiseaux en fonction de la saison, leur accès et bien sûr, Routard oblige, les meilleurs plans pour y dormir et manger. J'ai vérifié que les localités que je connais le mieux sont bien documentées, dans la limite bien sûr d'une présentation nécessairement résumée. Il y a aussi des pages de généralités sur les oiseaux, de conseils et de sensibilisation à la protection, ainsi que 172 espèces illustrées en planches couleur de l'excellent François Desbordes. Les « ornithos » plus pointus (mais ce n'est pas pour eux !) regretteront de ne pas y voir figurer davantage de sites (qu'ils se réfèrent alors à *Où voir les oiseaux en France* (Nathan, 2004), mais ils ne trouveront que dans Le Routard les bonnes adresses pour l'après-birdwatching. Une riche idée pour attirer de nombreux adeptes à l'ornithologie et développer un tourisme écologique. (*JMT*)

Les Oiseaux de Picardie

Historique, statuts et tendances.

Commecy X. (coord.), Baverel D., Mathot W., Rigaux T. & Rousseau C., 2013, L'Avocette 37 (1), Picardie Nature, Amiens. 352 p. (29 €; peut être commandé en ligne sur boutique.picardie-nature.org)

Ce nouvel atlas régional qui couvre trois départements – l'Aisne, l'Oise et la Somme – et 406 espèces observées depuis le XIXe siècle n'a pas choisi le « luxe » de l'édition Delachaux et Niestlé et privilégie le texte aux dépens des photos (une par espèce), des illustrations (quelques graphiques) et des cartes (peu). Il présente l'historique de l'espèce dans la région, le statut précis avec observations datées, effectifs, habitats, distribution et l'évolution de la population au cours du XXe siècle, avec les causes et menaces, et quelques éléments locaux sur la nidification. Beaucoup de détails en revanche sur le passage et le stationnement des migrateurs. Les rappels du statut des espèces en France et au-delà est parfois plus long que nécessaire, même s'il replace bien le statut local dans son contexte. Neuf pages blanches pour des notes éventuelles à la fin soulignent le caractère outil de travail et mise à jour évolutive que les auteurs ont voulu donner à cette synthèse très complète et bien documentée. (*JMT*)

Partridges

Potts G.R., 2012, Collins, Londres, 465 p. (50 £)

On ne compte plus les publications de ce spécialiste de la Perdrix grise et son précédent livre *The Partridge : pesticides, predation and conservation* (Collins 1986) reste un grand classique sur la gestion et la dynamique de l'espèce. Après une vie entière d'études et d'expérimentation sur le terrain (entre autres un projet phare dans le Sussex depuis 1968), il livre une analyse globale, mais complète et détaillée, de la gestion des écosystèmes agricoles (traitements, rendements), des milieux associés (abris, nidification), des ressources alimentaires (invertébrés, graines), des prédateurs (impacts, régulation), de la chasse (qui motive aussi l'intérêt des exploitants), des parasites et maladies des oiseaux et enfin des changements actuels (intensification de l'agriculture, climat). Il part ainsi de l'histoire des perdrix (avant puis après l'agriculture) pour finir sur une prospective peu réjouissante malgré tant de connaissances acquises. Toutes les études et expériences européennes, mais aussi asiatiques (espèces proches) et nord-américaines (introductions) sont passées en revue et comparées aux références anglaises très poussées (parmi les rares cas où toutes les recommandations de gestion ont été rigoureusement appliquées et testées). Aucun sujet n'est écarté ni sous-estimé, que ce soit l'influence de la couverture végétale, des herbicides ou des prédateurs au risque de mécontenter paysans ou protecteurs. C'est la synthèse d'un grand naturaliste à l'ancienne, où statistiques et modèles sont évoqués, utilisés, mais en nous épargnant leurs détails pour se concentrer sur leurs conclusions et les observations concrètes, sans oublier les études anciennes (par exemple sur la prédation par les rapaces en Allemagne) qui sont si souvent oubliées aujourd'hui, ni les témoignages du XIXe siècle. Les interactions des facteurs et des différents prédateurs entre eux sont longuement discutées jusqu'à leurs conclusions logiques, fussent-elles peu acceptables par certains (par exemple les garde-chasses qui joueraient un rôle comparable à celui des grands prédateurs aujourd'hui disparus). Les recherches étrangères, y compris françaises, sont largement évoquées. Tableaux et figures sont toujours extrêmement simples et clairs et les nombreuses photos ajoutent aux démonstrations. C'est bien sûr aussi le discours d'une gestion intensive de milieux totalement artificiels, mais où finalement la biodiversité retrouve ses droits au point même que les birdwatcheurs y trouvent autant leur compte que les chasseurs (site d'étude pilote en Angleterre) et que les densités d'insectes ou oiseaux (y compris rapaces) y sont autant mises en relief que celles des perdrix. Ce n'est donc pas seulement un livre pour les spécialistes des perdrix mais une lecture très instructive pour tous les gestionnaires de milieux, passionnés de prédateurs, agriculteurs soucieux de biodiversité et ornithologues intéressés par la place et l'évolution des perdrix (grise, rouge, choukar), des milieux naturels aux plus artificialisés. (*JMT*)



Fighting for birds

25 years in nature conservation

Avery M., 2012, Pelagic Publishing, Exeter, 324 p. (11 £)

Plus de 300 pages denses, en caractères assez petits et sans la moindre illustration, cela peut paraître rébarbatif. Et pourtant, passé le premier effort, on lit de bout en bout avec intérêt ces réflexions et expériences d'un professionnel de la protection des oiseaux (longtemps directeur de la conservation à la RSPB, entre autres) sur tous les problèmes qu'il a pu rencontrer au cours de sa carrière et comment ils se sont (ou non) résolus. C'est en Grande-Bretagne, mais tellement semblable à ce que l'on voit chez nous ! De la destruction des «nuisibles» à celle de l'Érismature rousse, des pressions de la chasse à celles des birdwatcheurs, de la gestion des réserves aux réintroductions, de la lutte contre les grands aménagements à Natura 2000 et aux conséquences de l'agriculture intensive, l'auteur livre sa vision, son vécu et les solutions qu'il a expérimentées au fil des années de confrontations. C'est vivant, concret, souvent instructif et parfois captivant. (*JMT*)

The Boreal Owl

Ecology, Behaviour and Conservation of a forest-dwelling predator

Korpimäki F. & Hakkarainen H., 2012, Cambridge University Press, 359 p. (60 £)

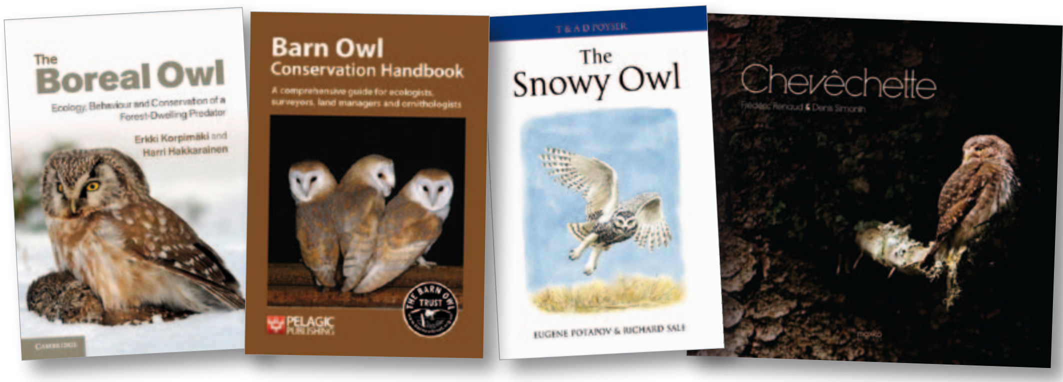
Une synthèse de Korpimäki sur la Chouette de Tengmalm, lui qui totalise une centaine de publications sur le sujet dans les plus grandes revues, était très attendue. Et de fait, il n'y a guère d'étude de population à long terme (plus de 30 ans) plus intensive et approfondie, basée sur la disposition de centaines de nichoirs. Certes, il s'agit surtout d'une zone d'étude en Finlande, mais les principaux résultats de celles effectuées ailleurs, de la Scandinavie à la Suisse et même à l'Alaska, sont aussi mentionnés. Tous les aspects de la biologie et surtout de l'écologie de l'espèce sont développés en profondeur avec des sous-chapitres explicites qui posent des questions scientifiques précises que les résultats permettent d'illustrer et de discuter en reprenant toutes les théories émises dans la littérature sur le sujet. Les expérimentations rigoureuses abondent aussi (sur les nichées, proies, exposition aux prédateurs, etc.) de même que les courbes et tableaux qui illustrent les évolutions mesurées. Parmi les problématiques abordées, et qui reviennent souvent, figurent l'importance et les multiples effets de la pression de prédation (risque ou crainte des prédateurs plus que la mortalité effective qu'ils provoquent), ainsi que de la compétition intra- ou interspécifique, sur beaucoup d'aspects du comportement, du régime alimentaire, de la reproduction, du choix des milieux de chasse ou des sites de nids, des densités estivales ou hivernales, de la dispersion et des mouvements ou de la dynamique des populations et leurs réponses aux cycles d'abondance des petits rongeurs. La conservation enfin n'est pas oubliée avec la diminution régulière des populations due au remplacement des forêts naturelles par une sylviculture intensive. C'est d'ailleurs une des rares espèces sur laquelle a pu être montré très précisément pourquoi et comment les boisements subnaturels, et mieux encore primaires, représentent des milieux beaucoup plus favorables (pour la chasse, les densités de nicheurs, les interactions entre espèces, le succès de reproduction, les taux de survie, etc.) que leurs homologues exploités, surtout par la «foresterie» actuelle. Ce livre est un exemple parfait de synthèse de recherches modernes et intensives menées sur et autour de la dynamique d'une espèce qui permet d'illustrer des questions passionnantes d'écologie générale et de montrer à quel point l'adaptation des oiseaux à leur milieu peut être subtile et complexe. (*JMT*)

Barn Owl Conservation Handbook

A comprehensive guide for ecologists, surveyors, landmanagers and ornithologists

Barn Owl Trust, 2012, Pelagic Publishing, Exeter, 395 p. (40 £)

J'hésitais à acheter ce livre, en ayant déjà plusieurs autres sur l'Effraie des clochers, mais je ne le regrette pas et le recommande vivement à tous ceux intéressés par cette chouette, les nocturnes en général et l'écologie de nos campagnes. En effet, aucun autre ouvrage ne traite de façon aussi détaillée, approfondie et illustrée de l'écologie de l'Effraie des clochers, ses comportements, sa dynamique, ses facteurs de mortalité, causes de déclin, ses proies, reproduction, habitats, techniques de recensement, identification des restes ou traces, etc. Mais c'est avant tout un ouvrage pour la conservation de l'espèce et on y trouve tout sur les sites de nids et l'aménagement des nichoirs, la gestion et l'amélioration des milieux de chasse ou des bords de route pour réduire les accidents, les soins à donner aux oiseaux récupérés et bien d'autres sujets. C'est bien sûr un traité écrit par et pour des Anglais mais peu de chapitres ne sont valables qu'Outre-Manche (législation, problème des rodenticides utilisés dans les bâtiments de fermes). La plupart sont parfaitement valables en Europe continentale et de plus chacun se termine par une brève revue de la situation dans d'autres pays y compris la France. Chaque sujet est traité de façon remarquablement détaillée et complète, reflétant manifestement l'expérience des auteurs, et commence par un récapitulatif des principaux points, clairement énumérés. Le texte est dense, mais coupé de nombreuses photos noir et blanc très instructives (en plus d'un cahier central de 46 photos couleur), sans oublier des comparaisons avec d'autres nocturnes (Chouette hulotte surtout). J'ai particulièrement apprécié les études sur l'impact des différents modes de gestion des milieux herbacés sur la densité des campagnols et les possibilités de chasse de l'Effraie des clochers, ainsi que sur l'aménagement des bâtiments ou le type d'arbre pour la nidification. Même le sommaire est très précis et permet de trouver rapidement une information particulière C'est sans conteste une «bible» incontournable, même si localement chacun peut avoir une expérience de l'espèce un peu différente. (*JMT*)



The Snowy Owl

Potapov E. & Sale R., 2012, T. & A.D. Poyser, Londres, 304 p. (50 £)

Après leur monographie du Faucon gerfaut en 2005 dans la même collection, ces deux spécialistes de l'Arctique nous offrent celle de l'Harfang des neiges avec une fois encore l'avantage d'une utilisation exhaustive de la littérature russe souvent inaccessible. Tous les aspects possibles de la biologie et de l'écologie de l'espèce sont traités de façon très complète et détaillée depuis la morphologie (du squelette à la vision), la physiologie (y compris résistance au froid, budgets énergétiques) et tous les stades de la reproduction jusqu'aux mouvements, taille et fluctuations des populations, rapports avec les autres espèces, problèmes de conservation ou répartition passée (distribution préhistorique) et future (réchauffement climatique). Sont particulièrement bien analysés les types de toundras préférés, les modes de chasse (champion de la détection sous la neige), les relations avec les cycles des lemmings (un chapitre entier sur les rongeurs et leur dynamique) ou les modalités d'associations des oies ou eiders autour des nids d'Harfang des neiges. Les données analysées proviennent tout autant de Sibérie que du Canada et même de Laponie. Deux cahiers de 16 pages de photos couleur rehaussent l'illustration en noir des textes denses et en caractères assez petits. Les nombreuses précisions sur les autres espèces, le climat, les activités humaines et même l'histoire font aussi de cette monographie une passionnante introduction à l'Arctique et devrait intéresser les naturalistes bien au-delà des seuls spécialistes de rapaces nocturnes. (*JMT*)

Chevêchette

Renaud F. & Simonin D., 2012, éditions Mokkö, Grenoble, 168 p. (35 €)

Ce livre est le premier ouvrage en langue française consacré à la Chevêchette d'Europe, le plus petit et le plus rare des rapaces nocturnes d'Europe. Passionnés par cette espèce souvent insaisissable, les auteurs nous invitent à une balade au cœur des vieilles forêts de montagne où elle vit. Il s'agit là avant tout d'un recueil de 120 photographies, dont beaucoup sont uniques et exceptionnelles. Légendées et complétées de récits de terrain, elles nous font découvrir les moments les plus intimes de la vie de cette petite chouette au rythme des saisons, instantanés captés avec patience et passion par les auteurs. Pour en savoir plus sur l'espèce, il faut lire l'allemand et consulter *Der Sperlingskauz* de S. Schönn (Die Neue Brehm-Bücherei, 1980 réimpression de 1995) qui reste une référence... Deux livres publiés chez Delachaux et Niestlé satisferont ceux qui sont plus à l'aise avec la langue de Molière qu'avec celle de Goethe : *Les rapaces d'Europe* de P. Géroudet (2012) au texte si évocateur, et *Rapaces nocturnes de France et d'Europe* de T. Mebs & W. Scherzinger. *(MD & JMT)*

La Biodiversité (faune, flore, fonge) de la Réserve de la Biosphère des Vosges du Nord

État des connaissances et évolution au cours des dernières décennies

Muller Y. (coord.), 2012, Ciconia 36, 476 p. (25 €, commande à la LPO Alsace, tél. 03 88 22 07 35, email : alsace@lpo.fr)

Il y avait déjà du même auteur et dans la même collection *Oiseaux de la Réserve des Vosges du Nord* en 347 pages (1977). Ce nouveau volume actualise en 60 pages le statut, l'évolution et la taille des populations actuelles de chaque espèce et en traite 17 plus en détail dans un autre chapitre. Il présente surtout des études récentes sur des milieux particuliers, ouverts ou forestiers, la plupart sur plusieurs années, avec les techniques rigoureuses de recensements et les densités précises qui en résultent. Le reste de l'ouvrage est consacré à l'ensemble des autres vertébrés et invertébrés ainsi qu'à la flore et aux champignons, surtout sous forme d'une présentation globale des milieux, des peuplements, de leurs adaptations et de leur évolution en insistant seulement sur les espèces représentatives, ainsi que sur l'historique de leur étude et sur les problèmes de conservation. Une cinquantaine de pages listent toutes les publications relatives à la faune et à la flore dans les Vosges du Nord. Cette réserve de la biosphère est ainsi peut-être la région de France (avec la Camargue) la mieux étudiée, non seulement pour ses oiseaux, mais pour toute la biocénose qui les entoure. À ce titre, elle pourrait servir d'exemple ou de comparaison avec d'autres zones naturelles, telles que les parcs nationaux aujourd'hui encore beaucoup moins suivis. (*JMT*)

Owls of the world

A photographic guide

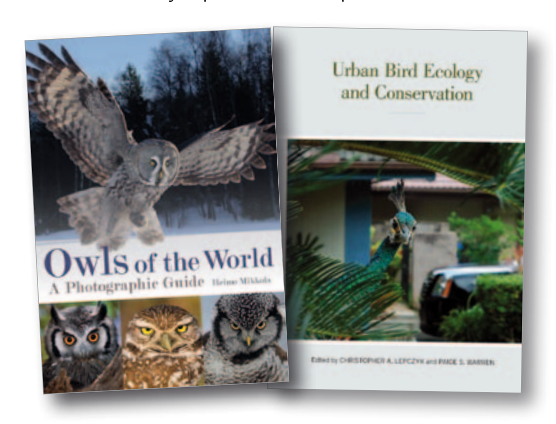
Mikkola H., 2012, Ch. Helm, Londres, 512 p. (35 £)

Cette nouvelle monographie des rapaces nocturnes du monde reprend exactement celle de König & Weick (2008, même éditeur) : mêmes 249 espèces (pas toujours dans le même ordre), mêmes cartes (un peu plus grandes et en couleur), avec des textes réduits selon les mêmes rubriques, parfois mis à jour avec quelques précisions ou nouveautés ici et là et en ajoutant des comparaisons avec les espèces proches qui facilitent l'identification. La grosse différence est bien sûr qu'au lieu des planches, ce sont maintenant deux ou trois photos qui illustrent chaque espèce, sur 1 ou 2 pages et jusqu'à 4 pages pour certaines, C'est une collection inestimable où figurent les espèces les plus rares ou méconnues, accompagnées de légendes originales. Plus de 60 pages de généralités sur les rapaces nocturnes au début sont également illustrées de nombreuses photos et quelques tableaux . En revanche, les références bibliographiques sont très réduites. Bien que le fonds ne soit pas nouveau, c'est un complément photographique sur l'ensemble des chouettes et hiboux du monde qu'apprécieront certainement les amateurs de ce groupe, même ceux qui avaient sans doute déjà la seconde édition du *Owls of the World* des auteurs allemands. (*JMT*)

Urban Bird Ecology and Conservation

Lepczyk, C.A. & Warren, P.S. (eds), 2012, Studies in Avian Biology n°45 (Cooper Orn. Society), University of California Press, Berkeley, 326 p. (48,95 £)

Les villes ne cessent de s'étendre et de se multiplier à travers le monde et elles abritent déjà plus de la moitié de la population humaine. C'est dire à quel point cet habitat artificiel est appelé à devenir important, au moins comme première zone de contact entre l'homme et les oiseaux. Ce livre tente de faire le point sur l'évolution des oiseaux dans les villes et les interactions entre ces oiseaux et les habitants. C'est une suite de synthèses et d'études particulières autant biologiques et écologiques que sociologiques ou économiques, et la conservation (cf. titre) n'y apparaît souvent qu'en filigrane. Précisons d'abord que c'est un ouvrage scientifique dense, dépourvu de photos et de couleurs. Il porte majoritairement sur l'Amérique du Nord, où l'étalement démesuré des agglomérations s'accompagne peut-être plus qu'ailleurs du maintien d'espaces verts très étendus, mais on y trouve aussi des analyses sur le nourrissage des oiseaux dans les jardins anglais ou les perturbations provoquées par les stations de ski dans les forêts finlandaises. La notion de zones urbanisées s'étend jusqu'aux confins quartiers résidentiels-campagnes ou aux sites touristiques, mais guère aux zones industrielles. Préliminaire indispensable, l'aspect descriptif est bien développé : évolution et structuration des communautés d'oiseaux, adaptations comportementales, écologiques, démographiques ou physiologiques des espèces et des populations, en particulier les impacts des prédateurs, du microclimat, du bruit, du nourrissage, etc. Toutefois nombre de problématiques plus innovantes sont aussi abordées telles que les interactions entre l'homme et les oiseaux, l'influence des uns sur les autres (dans les deux sens), le développement des sciences participatives où le public aide les scientifiques et les gestionnaires, tant pour la connaissance que la protection des oiseaux. À plusieurs reprises, le rôle du niveau de vie des citadins, donc du type d'urbanisation, de plantations, d'attitudes vis-à-vis des oiseaux est souligné. Outre les thèmes émergents sur l'écologie urbaine, ce volume s'attache aussi à préciser les nouvelles recherches qui restent à mener pour mieux aménager nos villes mais aussi pour y prévoir l'évolution des espèces en fonction de leurs caractéristiques. C'est donc une source d'inspiration pour les observateurs qui s'étonnent de ce qu'ils voient, comme pour les chercheurs, écologistes, sociologues, et aménageurs, à tous les niveaux. (*JMT*)



Les Rapaces d'Europe diurnes et nocturnes

Géroudet P., 2013, Delachaux et Niestlé, Paris, 496 p. (56 €)

C'est une réédition de la septième édition datant de 2000 de ce grand classique de l'ornithologie francophone, qui avait été très largement augmentée par Michel Cuisin dont les compléments dépassaient parfois en longueur le texte original de Paul Géroudet. Même les planches en couleur et les photos en noir originales ont été conservées (pour leur valeur historique ?). Bien sûr, les connaissances sur les rapaces d'Europe ont beaucoup progressé depuis, mais cette synthèse n'en demeure pas moins une base solide, agréable à lire et surtout la seule aussi complète en français. (*JMT*)



The Double-crested Cormorant

Symbol of ecological conflict

Wild D., 2012, University of Michigan Press, Ann Arbor, 248 p. (28 $)

Que ceux qui s'intéressent ou ont à s'occuper des cormorans ou de leurs impacts lisent cette remarquable synthèse historique. Oubliez qu'il s'agit du Cormoran à aigrettes nord-américain et vous y retrouverez toutes les caractéristiques de notre Grand Cormoran et de ses relations avec nous, pêcheurs, pisciculteurs, protecteurs et législateurs. Autrefois abondant sur les Grands Lacs, il avait d'abord dû y subir l'extinction des grandes populations de saumons par la surpêche commerciale, puis avait frôlé lui-même l'extinction à cause des pesticides organochlorés dont l'interdiction a marqué sa rapide reconquête (600 000 couples aujourd'hui) malgré l'introduction accidentelle de poissons exotiques. À partir d'une analyse des adaptations morphologiques et physiologiques des cormorans pour la pêche, des caractéristiques de leur reproduction, de leur dynamique de population et de leurs migrations, l'auteur retrace toute l'histoire d'une colonie du lac Ontario et de ses relations avec l'homme, depuis les premiers Indiens, puis l'anéantissement des stocks par les colons au XIXe siècle, l'invasion des lamproies, le développement du tourisme et de la pêche sportive, jusqu'aux destructions illégales et à la mise en place d'une perception plus nuancée de l'espèce, de mesures de contrôle ou de prévention, puis de législations, elles-mêmes influencées par des conventions internationales. À chaque étape, les arguments des uns et des autres sont développés ainsi que les différentes stratégies utilisées pour limiter la population de cormorans, ou ses impacts, ou la perception qu'en ont les pêcheurs. Intéressante aussi est l'analyse de la philosophie des organismes officiels chargés de légiférer et de gérer les problèmes, des niveaux de populations de cormorans jugés « acceptables » et aussi de l'implication des sociétés de conservation. Sont aussi examinés les impacts des changements récents des habitats, du climat et du développement touristique sur l'espèce et son avenir. Suit enfin l'hivernage des mêmes cormorans dans les états du sud face au développement d'une pisciculture intensive avec les caractéristiques et les contraintes de ces élevages, puis de nouveau les

Pour ceux qui voyagent en Asie, signalons aussi…

• **Birds of the Indian Subcontinent**, *Grimmett R., Inskipp C. & Inskipp T., 2012, Helm Field Guides, Ch. Helm/Bloomsbury Publ., Londres, 528 p. (35 £)*. Cette version compacte du Handbook de 1998 et seconde édition mise à jour (distributions) et remaniée (planches) du pocket guide de 1999 garde malgré tout (1400 espèces, 226 planches) un format guide de terrain couvrant pourtant tout le sous-continent du Pakistan au Bhoutan, Sri Lanka et Nicobars, en format moderne (planches aérées face à des textes fournis et des cartes couleur assez grandes). Plusieurs pages aussi sur les innovations taxonomiques, la conservation, les adresses utiles etc. C'est une avancée indéniable sur ses nombreux prédécesseurs. *(JMT)*

• **Birds of Sri Lanka**, *Warakagoda D., Inskipp C., Inskipp T. & Grimmett R., 2012, C. Helm, Londres, 224 p. (25 £)*. Concis, pratique, exhaustif, actualisé et bien illustré, ce nouveau guide surpasse largement ceux qui existaient auparavant pour le Sri Lanka, maintenant ouvert entièrement au tourisme. Description aussi des 37 localités ornithologiques majeures à visiter et récapitulation des 72 espèces endémiques ou menacées. *(JMT)*

mesures prises et les réactions des différentes composantes de la société vis-à-vis des cormorans. Bien que les titres des chapitres soient peu explicites, tous les aspects sont envisagés, écologiques, économiques, sociologiques et psychologiques. Comme chez nous, on voit à quel point les études scientifiques sur la dynamique naturelle des populations de poissons sont peu développées et combien l'impact réel de ce prédateur particulier à moyen et long terme est mal évalué. L'auteur montre bien que le frein au développement de telles recherches est leur manque de prise en compte dans un débat politique et passionné où même les évidences n'empêchent pas les estimations les plus irréalistes. Il y a tant de points communs avec ce qui se passe en Europe qu'on ne peut pas ignorer cette expérience nord-américaine si on veut traiter ou parler des cormorans chez nous. (*JMT*)

Ecology and conservation of Mediterranean Seabirds and other species under the Barcelona Convention

Yésou P., Baccetti N. & Sultana J. (eds), 2012, Proc. 13th pan-Mediterranean Symposium, Alghero, Italy, October 2011, Medmaravis, 232 p. (PDF gratuit, www.parcodiportoconte.it/public/docs/medmaravis_proceedings17_01_2013.pdf)

Ce 13ᵉ symposium en 25 ans d'une organisation fondée en 1984 montre son dynamisme et son utilité. C'est un ensemble de 37 communications faisant le point sur le statut, les effectifs, la nidification et les mouvements des puffins, pétrels, laridés, Cormoran huppé et même flamants ou Faucon d'Éléonore dans le bassin méditerranéen. C'est l'occasion d'une réévaluation, en général à la hausse, des tailles de populations, de découvertes sur les déplacements, des puffins en particulier, grâce aux suivis par satellite, et aussi d'une meilleure appréciation de l'importance de certains îlots de reproduction. Beaucoup de ces études entrent dans le cadre de plans d'action pour la conservation des espèces et développent les mesures prises ainsi que leurs conséquences sur la dynamique des populations visées. Cependant l'accent mis sur les découvertes « positives » montre plus souvent des populations en croissance et peu de déclins. En particulier, les effets des pollutions, du développement du tourisme ou de la surpêche ne sont que brièvement abordés alors qu'ils sont en Méditerranée encore plus importants qu'ailleurs. Bien édité, entièrement en anglais, avec des résumés et des illustrations claires, parfois en couleur, c'est une source d'information précieuse sur le statut et l'écologie des oiseaux marins en Méditerranée. (*JMT*)

The Unfeathered Bird

van Grouw K., 2012, Princeton University Press, Oxford, 287 p. (34,95 £)

Originale cette présentation de l'anatomie interne des oiseaux, une façon inhabituelle de les voir pour mieux comprendre leur structure. En effet, 385 planches grand format représentent 200 espèces, le plus souvent sous forme de squelettes entiers, ou de crânes ou pattes seuls, parfois avec leur musculature ou les grandes plumes attachées, toujours dans une position naturelle, « à la Audubon », et d'après des spécimens précis, non des compositions reconstituées. Le texte, bien documenté, explique non seulement les particularités anatomiques des différentes espèces ou familles, mais aussi leur évolution, leur fonction, leur convergence ou non avec des groupes voisins, leurs conséquences sur le comportement ou les facultés de leur propriétaire. Il est heureusement dénué de termes trop techniques ou des noms scientifiques des différents os ou muscles, ce qui en rend la lecture facile et agréable. Il s'étend aussi à beaucoup d'éléments de biologie, non directement liés à l'anatomie, et à des particularités plus physiologiques qui ne peuvent pas être représentés. Les oiseaux sont traités par ordres et familles avec leurs espèces représentatives, y compris parfois des espèces éteintes ou domestiques. Les non-passereaux occupent la quasi-totalité de l'ouvrage, les passereaux étant traités en quelques pages seulement à la fin. C'est loin des traités d'anatomie rébarbatifs, mais tout aussi instructif, voire même artistique. (*JMT*)

Finding Birds in Mallorca

Gosney D., 2012, Easybirder, Sheffield, 40 p. (7,50 £ + DVD 16,30 £)

Depuis la première version de ce petit guide il y a 20 ans, le tourisme a beaucoup augmenté mais l'île de Majorque reste intéressante parce qu'elle est située sur une route migratoire et que de nouvelles subdivisions taxonomiques ont enrichi l'avifaune (Fauvette des Baléares par exemple). En outre, l'île compte quelques nouvelles espèces (Sarcelle marbrée, Vautour fauve et Grande Aigrette pour ne nommer que quelques-unes). Pendant ce temps *A birdwatching bird to Mallorca* (1995) de Graham Hearl est venu sur le marché, mais ce livre, épuisé d'ailleurs, est également dépassé et la même remarque est valable pour *Els aucells de Menorca* (1994) d'Enric Ramos qui ne traite pas à 100% du même sujet. L'édition précédente du guide de Gosney a subi une cure de rajeunissement et l'auteur a ajouté quelques nouveaux sites. Le magnifique DVD donne un avant-goût de ce qui vous attend. Dans *Finding Birds in Mallorca*, l'auteur donne une vision objective de l'avifaune locale, complétée par des conseils pratiques pour la réussite d'un séjour ornitho sur l'île. (*W. Belis*)

The World's Rarest Birds

Hirschfeld E., Swash A. & Still R., 2013, Princeton University Press, Princeton, 360 p. (34,95 £)

Ce n'est pas le premier livre à traiter de la liste mondiale des oiseaux menacés, mais c'est le plus complet (à part le site web de Birdlife International) et le plus illustré. Contrairement à ce que laisse entendre le titre, ce ne sont pas toujours les plus rares, mais ceux qui répondent aux critères précis de l'UICN caractérisant les espèces « en danger » ou « en danger critique » d'extinction et qui vont d'oiseaux sans doute éteints (comme le Courlis esquimau) à d'autres encore représentés par des milliers d'individus. Cela représente actuellement 590 espèces, toutes traitées individuellement (statut, distribution, effectif mondial, écologie, causes de diminution, etc.) avec leur photo (souvent le résultat d'un concours en 2012) sauf 75 d'entre elles pour lesquelles aucune photo n'existe et qui sont représentés par une centaine de planches qui d'ailleurs se fondent très bien parmi les près de 1000 photos. Les oiseaux sont classés par continents et grandes régions et à l'intérieur de ceux-ci par « points chauds » de biodiversité et par types de menaces. S'y ajoutent enfin 60 espèces insuffisamment connues (« Data Deficient ») et une liste de 130 espèces récemment éteintes. Ce n'est pourtant pas un catalogue mais une présentation globale (sur plus de 60 pages introductives) de ces deux catégories d'espèces, des types et causes de rareté, surtout des différentes menaces qui ont conduit à leur déclin et des mesures de conservation qui ont été prises ou non. Ainsi, une même espèce peut apparaître deux fois ou plus selon qu'elle subit différentes menaces et/ou est présente dans deux ou trois des régions traitées. Plus encore que le texte, c'est l'abondance, la qualité et souvent la rareté des photos qui séduiront et sensibiliseront davantage un large public, tout en montrant que la perte de notre biodiversité a des causes multiples et qu'aucune région ni aucun type d'espèces ne sont épargnés. C'est aussi un magnifique complément au site de Birdlife International auquel le lecteur pourra se référer pour plus de précisions. (*JMT*)

The Dodo and the Solitaire
A Natural History

Parish J.C., 2013, Indiana University Press, Bloomington, 407 p. (50 £)

C'est de loin la compilation la plus complète que l'on puisse faire sur les deux oiseaux éteints les plus célèbres et emblématiques : le Dodo de l'île Maurice et le Solitaire de l'île Rodrigues. Tous les témoignages et illustrations existants sont reproduits (récits, journaux de bord, lettres, dessins, etc.) et c'est l'occasion de dresser en même temps un tableau passionnant de la faune de ces îles à l'arrivée de l'homme au XVIIᵉ siècle, puis de son extinction en moins de 100 ans suite aux



multiples destructions et introductions. Tous les documents sont soigneusement comparés, commentés et interprétés. L'anatomie, la biologie, l'écologie, l'évolution et la taxonomie de ces espèces sont largement développées. Le «Solitaire» de la Réunion (qui était un ibis) est également traité pour mémoire, de même que la légende des prétendus dodos des autres îles de l'océan Indien. Pour les amateurs d'histoire, de conservation et de biologie insulaire. (*JMT*)

Birds and habitat

Relationships in changing landscapes

Fuller R.J., 2012, Cambridge University Press, Cambridge, 542 p. (40 £)

Comment les oiseaux s'adaptent-ils à leur habitat? Quelles caractéristiques d'un habitat influent-elles sur les oiseaux qui l'habitent? Quels sont les liens entre un habitat et la composition de son peuplement avien? Pourquoi et comment cette composition spécifique évolue-t-elle lorsque l'habitat se modifie sous l'influence de la pression humaine ou des changements climatiques par exemple? Telles sont quelques-unes des questions auxquelles répondent les 20 chapitres de ce livre, qui sont chacun une étude à part entière avec ses propres auteurs et références. Ils sont cependant regroupés en trois parties où sont successivement examinés les grands mécanismes en cause, des études de cas (forêts, landes, vasières, montagnes, etc.) et les résultats généraux sur l'évolution des peuplements. Des concepts aux conséquences, c'est une des premières grandes synthèses sur la sélection des habitats par les oiseaux, notion indispensable à toute stratégie de conservation. C'est principalement l'Europe occidentale qui fournit les exemples étudiés. Espèces et milieux nous sont donc familiers, mais quelques extensions jusqu'à l'Amérique du Nord et l'Australie ajoutent à la généralisation des problématiques. C'est une lecture dense, avec peu d'illustrations et tout en noir et blanc, mais riche de faits et de synthèses, pour un public de scientifiques avertis. (*JMT*)



Bird conservation

Global evidence for the effects of interventions

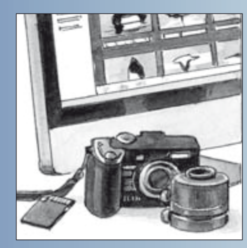
Williams D.R, Pople R.G., Schowler D.A., Dicks L.V., Child M.F., Ermgassen E.K. & Sutherland W.J., 2013, Pelagic Publishing, Exeter, 575 p. (34,99 £)

Extrêmement dense et fourni, sans aucune illustration, cette compilation est un outil de travail pour ceux qui désirent connaître l'impact possible de n'importe quelle technique ou mesure de protection des oiseaux ou de conservation de leurs populations, habitats, ressources etc. Fondée sur l'analyse de plus de 3 000 études, elle donne de façon synthétique et résumée les résultats obtenus dans 322 types d'interventions, des plus générales aux plus spécifiques, sans chercher à leur donner un ordre de priorité ou d'importance. Ces interventions sont classées d'après le type de menace qu'elles tentent de corriger. Chacune de ces méthodes est présentée d'abord dans son principe, puis en listant ses effets généraux, le résultat d'études précises qui l'ont utilisée et une liste de références bibliographiques. Le sommaire, très détaillé (9 pages) et l'index (45 pages) permettent par recoupements de retrouver un sujet ou un type d'action particulier. C'est très résumé et ne prend en compte que les études scientifiques publiées dans des revues de bon niveau, menées essentiellement dans les pays anglo-saxons. Cette synthèse, si volumineuse soit-elle, ne reflète donc pas toute l'expérience acquise dans bien des domaines de la conservation des oiseaux, mais constitue néanmoins un solide outil de référence. Elle cite en outre dans les pages introductives les adresses internet de synthèses importantes sur des sujets majeurs tels que les impacts du pâturage, du contrôle des prédateurs, de la connectivité des habitats, des incendies contrôlés, des éoliennes, de la fréquentation touristique, etc. En plus de l'utilité de mesures connues il y a aussi à puiser dans ce livre beaucoup d'idées de techniques auxquelles on ne pense pas forcément. (*JMT*)

Jean-Marc Thiollay
(jm.thiollay@wanadoo.fr)



Les nouvelles ornithos françaises en images
Mai-Juillet 2013



Marc Duquet



▲ ***1.*** Bruant mélanocéphale *Emberiza melanocephala*, mâle, causse Méjean, Lozère, juillet 2013 (Bernhard Herren). Le plumage incomplet de cet oiseau indique un individu de 2e année. *2nd-cy male Black-headed Bunting.*



▲ ***2.*** Étourneau roselin *Pastor roseus*, Ré, Charente-Maritime, juin 2013 (Julien Gernigon). La tête et les rémiges primaires sont noires, mais le plumage de cet oiseau est très pâle : peut-être un immature de 2e année. *Rosy Starling.*

▼ ***3.*** Bécasseau à échasses *Calidris himantopus*, adulte, Le Teich, Gironde, juillet 2013 (Alain Guillemont). Sans doute le même qu'en août 2012 au même endroit. Pattes jaunes, sourcil blanc et dessous barré sont typiques. *Adult Stilt Sandpiper.*



▼ ***4.*** Bécassine double *Gallinago media*, Camargue, mai 2013 (Hugo Touzé). Noter les grandes couvertures noires bordées de blanc, ainsi que la barre alaire blanche sur les couvertures primaires et le dessous très barré de l'oiseau. *Great Snipe.*



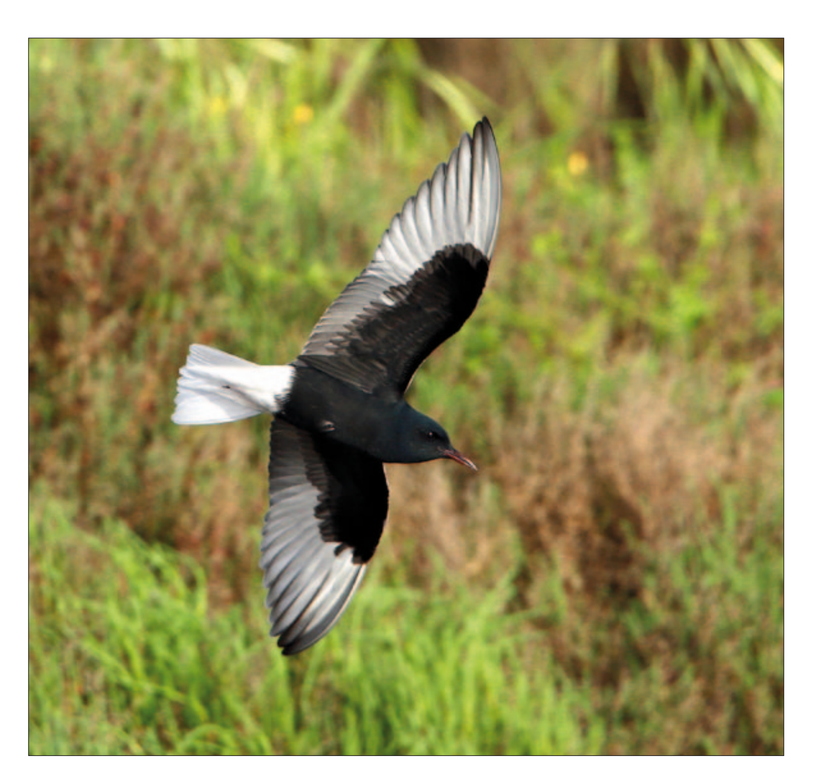


◀ ***5.*** Sterne caspienne *Hydroprogne caspia*, adulte, Hyères, Var, juin 2013 (Aurélien Audevard). Pattes noires et puissant bec rouge à pointe noire sont typiques. Noter le bout des primaires en grande partie noirâtre. *Adult Caspian Tern.*



▼ ***6.*** Monticole bleu *Monticola solitarius*, mâle, Toulon, Var, juin 2013 (Aurélien Audevard). Il faut un très bon éclairage pour révéler les nuances bleues du plumage de l'espèce. *Male Blue Rock Thrush.*

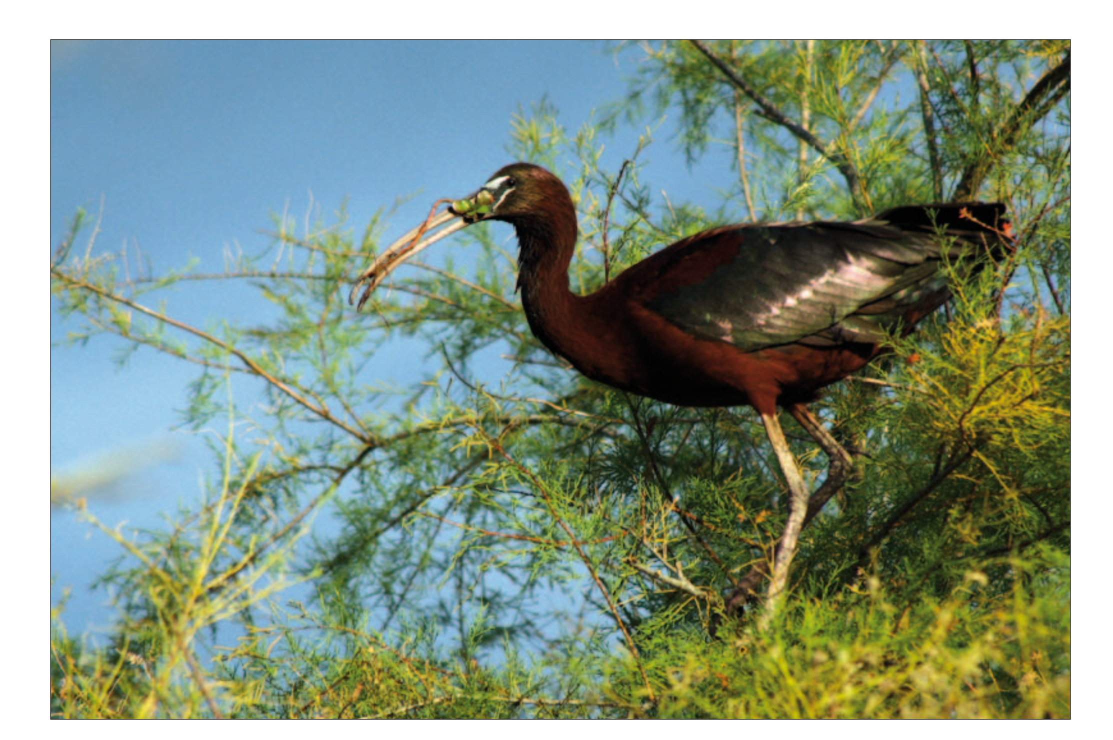




7. Guifette leucoptère *Chlidonias leucopterus*, adulte, Hyères, Var, mai 2013 (Aurélien Audevard). Tête, corps et sous-alaires noirs, rémiges grises, bas-ventre et queue blanc pur, bec et pattes rouge foncé. *Adult White-winged Tern.*



8. Cormoran pygmée *Phalacrocorax pygmeus*, adulte, Scamandre, Gard, juin 2013 (Hugo Touzé). Tête brune et bec court sont suffisants pour identifier l'espèce. La présence de cet individu dans la grande héronnière du Scamandre laisse espérer une nidification prochaine. *Adult Pygmy Cormorant.*



9. Ibis falcinelle *Plegadis falcinellus*, adulte, Scamandre, Gard, juin 2013 (Hugo Touzé). Le plumage nuptial de cet oiseau est parfait : tête, cou et corps brun-pourpre uni, ailes noires à reflets verts et violets, lores bleu-noir bordés de blanc. *Adult Glossy Ibis.*



10. Blongios nain *Ixobrychus minutus*, juvénile, Sarthe, juillet 2013 (Fabrice Jallu). Noter les restes de duvet juvénile sur la tête. *Juvenile Little Bittern.*



11. Moineau espagnol *Passer hispaniolensis*, mâle, Pianotolli-Caldarello, Corse-du-Sud, mai 2013 (Alain Piette). La calotte brun-roux, les joues blanc pur et la large bavette noire prolongée par des stries sur le ventre permettent d'éliminer les autres moineaux et les hybrides présents dans cette région. *Male Spanish Sparrow.*

12. Bécasseau tacheté *Calidris melanotos*, île de Ré, Charente-Maritime, mai 2013 (Julien Gernigon). Noter les pattes jaunes, la calotte roussâtre striée de noir, le net sourcil blanc et la poitrine pointillée de noir tranchant avec le ventre blanc. *Pectoral Sandpiper.*



13. Faucon kobez *Falco vespertinus*, femelle 2e année, Houtaud, Doubs, mai 2013 (Dominique Michelat). Quelques plumes brunâtres subsistent sur la nuque et la calotte et le dessous est encore nettement rayé de noir ce qui indique un oiseau immature. *2nd-cy female Red-footed Falcon.*





14. Marouette de Baillon *Porzana pusilla*, juvénile, Saint-Maurice-en-Rivière, Saône-et-Loire, juillet 2013 (Alexis Révillon). Oiseau non volant découvert lors d'un suivi de fauche dans le cadre de la protection du Râle des genêts *Crex crex*. Noter la poitrine brun foncé et la présence de mouchetures blanches sur les parties supérieures. *Juvenile Baillon's Crake.*

notes

Première mention française d'une Grue demoiselle *Grus virgo* présumée sauvage

Le 9 octobre 2010, Garry Bakker photographie une Grue demoiselle *Grus virgo* juvénile en vol à La Hague, Pays-Bas; ses photos sont publiées sur le site *surfbirds.com*. Il commente son cliché d'une interrogation: «juvénile en migration, d'origine sauvage?». Puis le blog *skua.over-blog.com* signale l'observation d'un jeune oiseau à Saint-Josse, Pas-de-Calais, du 13 au 16 octobre (observateur: B. Bigot). Huit jours plus tard, le 24 octobre, un juvénile est découvert en baie du Mont-Saint-Michel par Benoît Lecuyer et Bénédicte Vanhonsebrouck (Provost 2011). Ce n'est pas la première observation de cette espèce en France, mais pour toutes les mentions précédentes, l'origine naturelle des oiseaux était sujette à caution: adultes observés à des dates peu conformes au calendrier migratoire de l'espèce, sur des sites parfois peu favorables, ou montrant des comportements trop familiers. Les observations de l'automne 2010 ont attiré l'attention des observateurs, du CHN et de la CAF qui considère qu'il s'agit d'un oiseau d'origine sauvage.



1. Grue demoiselle *Grus virgo*, juvénile, Beauvoir, Manche, novembre 2012 (Franck Dupraz). *Juvenile Demoiselle Crane of presumed wild origin.*

Les observations en baie du Mont-Saint-Michel

La Grue demoiselle a été signalée sur un polder situé à l'ouest de la commune de Beauvoir, Manche, à deux pas de la Bretagne. Ayant eu connaissance de cette observation quelques jours après sa découverte, je me rends fin octobre dans ce secteur après avoir contacté les découvreurs, mais je ne revois pas l'oiseau en dépit d'une prospection des polders alentours. Le 8 novembre, Franck Dupraz et son amie Océane redécouvrent la Grue demoiselle, toujours dans le même secteur, où je la retrouve le lendemain par beau temps. Aymeric Le Calvez l'observera également, puis Marie-Madeleine et Paulo Sanson qui seront les derniers à la voir le 11 novembre.

Description de l'oiseau

La taille est sensiblement inférieure à celle de la Grue cendrée *G. grus*, l'oiseau paraissant moins trapu, plus élégant. Les parties inférieures et supérieures sont d'un gris clair uniforme. Ce gris remonte à l'arrière du cou, qui est marqué de face par une bande noire s'étendant de la poitrine au haut du cou: ce dessin distingue aisément cet oiseau d'une Grue cendrée. Les rémiges primaires et secondaires sont noires, couleur surtout visible en vol; le dessin de l'aile est proche de celui de la Grue cendrée. Les tertiaires noirâtres et assez longues recouvrent l'arrière du corps. La tête est gris clair avec le sommet blanchâtre, et l'amorce d'une touffe de plumes blanches part en arrière de l'œil. Le bec est plus fin que celui de la Grue cendrée, gris-vert à la base et se terminant par une pointe rose. Les pattes sont grises et dépassent nettement de la queue en vol. Cet oiseau ne portait pas de bague et ne montrait aucun autre signe pouvant suggérer une origine captive.



2. Grue demoiselle *Grus virgo*, juvénile, Beauvoir, Manche, novembre 2012 (Franck Dupraz). *Juvenile Demoiselle Crane.*

À n'en pas douter, l'oiseau noté dans le Pas-de-Calais est le même que celui observé sur les polders du Mont-Saint-Michel. La comparaison des clichés montre en effet des caractères communs: petite tache noire sur le côté gauche de la poitrine au niveau du coude de l'aile pliée, bec et dessin de la tête semblables.

Comportement

Cette Grue demoiselle a toujours été observée sur des polders, où elle s'alimentait activement de grains de maïs glanés au sol. L'oiseau s'est montré relativement peu farouche durant tout son séjour: comme d'autres observateurs, j'ai pu l'approcher à 10 m environ avant qu'il ne s'envole. Par beau temps, il n'a toutefois pas été possible de l'approcher à moins de 10 m, distance à partir de laquelle la grue lançait parfois quelques cris d'alarme. Mais Paulo Sanson a pu l'approcher habilement à environ 5 m par une journée pluvieuse: elle s'éloignait alors en marchant au lieu de s'envoler, peut-être en raison du vent fort. Toutefois, cette grue volait avec aisance.

Discussion

L'aire de reproduction de la Grue demoiselle s'étend de l'est de la mer Noire aux steppes d'Asie centrale (Beaman & Madge 1998). Ses voies de migration les plus proches empruntent l'extrême est de la Méditerranée pour rejoindre les aires d'hivernage d'Afrique orientale. La dernière mention française soumise à homologation remontait à mars 2005 dans le Cher: il s'agissait d'un adulte, placé en catégorie D (F. Besson *et al.*, *in* Frémont *et al.* 2007) Auparavant, il existait 13 mentions homologuées dans l'Hexagone, toutes inscrites en catégorie D ou E. Plusieurs éléments permettent de considérer





3 & 4. Grue demoiselle *Grus virgo*, juvénile, Beauvoir, Manche, novembre 2012 (à gauche, Sébastien Provost ; à droite, Franck Dupraz). *Juvenile Demoiselle Crane of presumed wild origin, the first for France.*

que le jeune oiseau observé dans le Pas-de-Calais puis sur les polders du Mont-Saint-Michel est très probablement d'origine naturelle, comme le souligne la CAF dans le commentaire qui accompagne cette note. L'individu photographié aux Pays-Bas pourrait être le même (concordance de dates et d'axe de déplacement), les photos disponibles n'apportant toutefois pas de certitude sur ce point.

Cette donnée a été homologuée par le CHN et, sur la base de ces éléments, la CAF a décidé de placer cette Grue demoiselle en catégorie A de la liste des oiseaux de France. Il s'agit donc du premier cas avéré pour la France d'une Grue demoiselle d'origine sauvage.

Remerciements

Je remercie Benoît Lecuyer et Benedicte Vanhonsebrouck pour avoir relayé leur observation initiale.

Bibliographie

• Beaman M. & Madge S. (1998). *Guide encyclopédique des oiseaux du Paléarctique occidental*. Nathan, Paris.
• Frémont J.-Y., Reeber S. & le CHN (2007). Les oiseaux rares en France en 2005. *Ornithos* 14-5 : 267-307.
• Provost S. (2011). *Les oiseaux de la baie du Mont-Saint-Michel en 2010.* Groupe Ornithologique Normand & Bretagne Vivante.

Summary

First record of a Demoiselle Crane of presumed wild origin in France. *From 13 to 16 October 2010 a juvenile Demoiselle Crane was recorded and photographed in Saint-Josse, Pas-de-Calais (northern France) and then from 24 October to 11 November 2010 at Beauvoir, Manche, near bay of Mont-Saint-Michel. What might have been the same bird was previously seen on 9 October 2010 flying over Den Haag, The Netherlands. The bird was not ringed and showed no sign of captivity. After enquiry at various zoological gardens and crane breeding farms in western Europe, the French avifauna committee (CAF) has considered that the likelihood of a captive origin is remoteand has added the species to the Category A of the national list.*

Sébastien Provost
(seb.provost@wanadoo.fr)

Commentaire du CHN. L'observation d'une grue isolée dans les régions situées à l'écart de l'axe migratoire principal de la Grue cendrée *Grus grus* est toujours inattendue. Passée l'émotion de la découverte, les observateurs de l'oiseau apparu dans le Pas-de-Calais puis dans la Manche ont certainement été surpris en détaillant son plumage. En effet, les tertiaires tombantes et non ébouriffées, ainsi que les longues plumes noires sur la poitrine dans le prolongement du noir du cou sont caractéristiques de la Grue demoiselle *G. virgo*. La silhouette plus fine que celle de la Grue cendrée, ainsi que le bec gris-bleu à pointe orangée renforcent ce diagnostic. La détermination de l'âge est également relativement aisée. Les marques de la tête sont en effet moins nettes que chez l'adulte : les aigrettes blanches ne sont qu'au stade d'ébauche et la tête est grisâtre plutôt que noire. Par ailleurs, les tertiaires n'ont pas fini leur croissance et l'arrière de l'oiseau paraît tronqué. Il s'agit donc d'un individu juvénile en mue vers le plumage de 1er hiver. La comparaison des plumages, rendue possible par les clichés pris à la fois dans le Pas-de-Calais et dans la Manche, montre qu'il s'agit bien d'un seul et même individu, comme le précisent les observateurs normands : le dessin de la tête est identique et une petite tache noire est présente au niveau du coude de l'aile gauche pliée. Sur la base de la description et des clichés fournis, le CHN a donc homologué cette donnée comme Grue demoiselle de 1re année.

Commentaire de la CAF. La Grue demoiselle *Grus virgo*, longtemps appelée Demoiselle de Numidie et classée dans le genre *Anthropoides* maintenant considéré synonyme de *Grus*, niche de l'est de l'Anatolie et de la Crimée à travers l'Asie centrale jusqu'en Mongolie et à l'ouest de la Chine. Une petite population excentrée s'est longtemps maintenue au Maroc mais semble avoir disparu depuis les années 1980. La population eurasiatique hiverne pour partie au Soudan et au Tchad (nicheurs les plus occidentaux), mais surtout dans le sous-continent Indien que ces grands migrateurs atteignent après un survol à haute altitude de l'Himalaya et des chaînes voisines. Des Grues demoiselles ont de longue date été signalées çà et là dans l'ouest de l'Europe, et ont généralement été considérées comme issues de captivité : l'espèce est en effet fréquemment tenue en collection, et certains oiseaux vus dans la nature portent d'ailleurs des bagues qui soulignent une telle origine.

Dans le cas présent, la CAF s'est toutefois penchée sur l'hypothèse d'une origine naturelle, et pour ce faire a enquêté auprès de plusieurs parcs zoologiques et éleveurs de grues dans l'ouest de l'Europe (enquête par contacts directs et relevé d'informations accessibles sur Internet). L'espèce est présente dans de nombreux parcs zoologiques et même dans des collections particulières, et se reproduit assez régulièrement dans certains de ces élevages, mais l'hypothèse qu'un jeune s'en échappe paraît peu plausible. En effet, d'une part la reproduction de l'espèce est beaucoup plus difficile à obtenir que celles d'espèces qui s'échappent fréquemment, comme les anatidés (il est plus difficile et plus long de former un couple, lequel nécessite plus d'espace et de soins ; de plus, les éleveurs ont fréquemment recours à un incubateur pour éviter la destruction des œufs ou leur abandon par le couple). D'autre part, le nombre de jeunes produits est toujours faible, ce qui conduit à une attention accrue de la part des éleveurs. Ainsi, l'élevage de tout jeune éclos en incubateur et nourri à la main demande une telle attention que les éleveurs prennent les dispositions nécessaires pour qu'il ne s'échappe pas : rémiges coupées assez tôt, enclos bien conçu. Ces mêmes dispositions sont généralement prises pour les jeunes couvés par la femelle et élevés par elle, jeunes qui par ailleurs développent le solide lien familial bien connu chez l'espèce : une fois aptes à voler, de tels juvéniles ne quitteraient pas le groupe familial, ne partiraient pas seuls en migration. Il est donc fort peu probable qu'une Grue demoiselle juvénile non baguée et au plumage sans trace de captivité (pas de rémiges coupées) soit issue de captivité.

Certes, les conditions d'observation peuvent surprendre : dans nos régions, il est exceptionnel qu'un grand oiseau se laisse approcher à quelques mètres. Cependant, dans leurs régions d'origine où ils sont vénérés comme symbole de longévité et de fidélité, ces oiseaux ne sont pas chassés et s'approchent aisément de l'homme. Ainsi, dans les steppes de Mongolie, il n'est pas rare de voir des Grues demoiselles adultes s'alimenter à quelques mètres de yourtes occupées ; on peut s'attendre à ce qu'un oiseau juvénile, encore « naïf » vis-à-vis de l'homme prédateur, se montre tout aussi confiant. Ces éléments ont conduit la CAF à privilégier l'hypothèse d'un jeune oiseau qui, séparé de ses parents par les aléas de la migration, aura poursuivi son parcours dans une mauvaise direction. Pour ces raisons, la CAF a décidé d'inscrire la Grue demoiselle *Grus virgo* en catégorie A de la Liste des oiseaux de France sur la base de l'oiseau juvénile vu et photographié du 13 au 16 octobre 2010 à Saint-Josse, Nord, puis du 24 octobre au 11 novembre 2010 à Beauvoir, Manche.

Des Guifettes noires *Chlidonias niger* nuptiales en France au cours de l'hiver 2012-2013

• Le 18 janvier 2013, après avoir observé les Bécasseaux violets *Calidris maritima* sur la digue de Tarnos, Landes, je (AP) regardais les laridés vers l'embouchure de l'Adour lorsque mon regard fut attiré par un oiseau perché sur une grosse branche dérivant sur la rivière. Avec les jumelles, il fut très vite identifié ; tête toute noire, bec fin et noir, poitrine noire : une Guifette noire *Chlidonias niger* en plumage nuptial ! Très étonné de ma découverte, je suis allé chercher l'appareil photo resté dans la voiture. À mon retour, l'oiseau a décollé de la branche puis s'est posé sur le contrebas de la digue située au nord de l'embouchure, digue qui sépare l'Adour d'une petite plage. Là, j'ai eu le loisir de la photographier posée, parmi les Tournepierres à collier *Arenaria interpres* ! Elle est ensuite partie vers le sud, dans les Pyrénées-Atlantiques. Elle sera revue et photographiée par Alain Naves le 20 janvier à Tarnos, et à nouveau signalée sur Faune-Aquitaine le 6 février.

• Deux autres observations d'une Guifette noire en plumage nuptial avaient été réalisées par DR les 10 novembre et 31 décembre 2012 à la station d'épuration de Barbâtre, Vendée, l'oiseau survolant les lagunes en quête de nourriture en poussant des cris de vol typiques.

• Par ailleurs, il y a eu une troisième mention d'une « Guifette noire adulte en plumage nuptial... se nourrissant en vol de façon typique avec un groupe de Mouettes rieuses *Chroicocephalus ridibundus* » à Puyravault, Vendée, le 23 décembre 2012 (Luc Barbaro *in litt.*), mais l'oiseau n'a pas été photographié.

Discussion

On pouvait penser a priori que l'oiseau de Barbâtre était le même que celui de Tarnos, mais l'examen des photos prouve que non. En effet, les deux oiseaux sont dans des stades de mue bien différents : celui de Vendée paraît avoir terminé (ou presque) la mue des ailes alors que celui de Tarnos est encore en mue à ce niveau-là ; inversement, celui de Barbâtre montre une mue moins avancée sur la gorge, davantage marquée de blanc, que celui de Tarnos. De plus, Puyravault se trouvant à 100 km au sud-est de Barbâtre, il est tout à fait possible qu'il y ait eu deux individus différents en décembre 2012 en Vendée.

La Guifette noire hiverne habituellement en Afrique de l'Ouest[1], mais le *Nouvel Inventaire des Oiseaux de France* (Dubois *et al.* 2008) indique une présence hivernale occasionnelle dans notre pays et mentionne l'hivernage circonstancié d'un oiseau du 11 décembre 1960 au 24 février 1961 dans le Maine-et-Loire. Les autres données connues sont les suivantes :

• un juvénile le 19 novembre 1965 à la pointe d'Arçay, La Faute-sur-Mer, Vendée ;
• un individu le 17 février 1992 dans les marais d'Olonne, Vendée ;
• un adulte en plumage nuptial le 26 décembre 1994 à Saint-Hilaire-de-Riez, Vendée ;
• un individu le 8 janvier 1995 à Mardyck, Nord ;
• un individu le 29 janvier 1995 à Sarzeau, Morbihan ;
• un individu le 4 février 1995 à Hossegor, Landes ;
• un oiseau en plumage nuptial le 9 février 1995 au lac de Grand-Lieu, Loire-Atlantique ;
• un individu le 22 janvier 1999 en Camargue, Bouches-du-Rhône ;
• un oiseau en plumage nuptial le 27 décembre 2006 au lac de Grand-Lieu, Loire-Atlantique.

Il faut noter que plusieurs de ces données se rapportent aussi à des oiseaux en plumage nuptial.

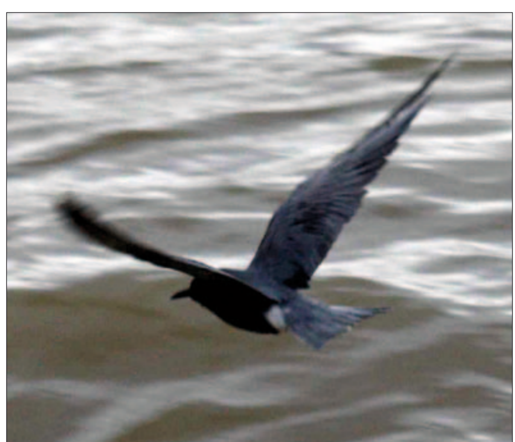
Rappelons enfin le cas d'une Sterne pierregarin *Sterna hirundo* en plumage nuptial observée en décembre 1998 en Bretagne (Yésou & Ferreira 1996).

[1] *NDLR. À l'occasion de plusieurs séjours hivernaux au Sénégal, Philippe J. Dubois et Pierre Yésou n'ont jamais observé de Guifette noire en plumage nuptial parmi les milliers d'individus hivernants.*

1 & 2. Guifette noire *Chlidonias niger*, Barbâtre, Vendée, décembre 2012 (Dominique Robard). *Black Tern in breeding plumage.*









3 & 4. Guifette noire *Chlidonias niger*, digue de Tarnos, Landes, janvier 2013 (Alain Pollet). *Black Tern in breeding plumage.*

5. Guifette noire *Chlidonias niger*, Tarnos, Landes, janvier 2013 (Alain Pollet). *Black Tern.*



Remerciements

Un grand merci à Luc Barbaro et Willy Raitière pour leurs infos.

Bibliographie

• **Dubois P.J., Le Maréchal P., Olioso G. & Yésou P.** (2008). *Nouvel Inventaire des oiseaux de France.* Delachaux et Niestlé, Paris. • **Yésou P. & Ferreira P.** (1999). Une Sterne pierregarin *Sterna hirundo* en plumage nuoptial fin décembre en Bretagne. *Ornithos* 6-2 : 94-95.

Summary

Summer-plumaged Black Terns in winter in France. *In January and February 2013 a Black Tern in summer plumage was recorded and photographed in Tarnos, Landes, south-western France. Another summer-plumaged bird (possibly two) was recorded and photographed further north in Vendée in November and December 2012.*

Alain Pollet
(apollet@wanadoo.fr)
Dominique Robard
(dominiquerobard@orange.fr)

infos

9e hivernage pour la Cigogne noire de Sologne

La **Cigogne noire** *Ciconia nigra* qui hiverne en Sologne depuis 2004-2005 (*Ornithos* 19-2 : 160) a effectué son 9e hivernage consécutif : elle a été observée à 11 reprises sur les étangs de Marcilly-en-Gault, Loir-et-Cher, entre le 13 octobre 2012 et le 11 février 2013. D'une durée de 4 mois, cet hivernage est en outre le plus long constaté, en raison d'un départ plus tardif (d'une dizaine de jours) que les années précédentes ; les premières Cigognes noires migratrices ont été vues en France début février 2013, ce qui correspond aux dates habituelles de départ de l'oiseau de Sologne (fin janvier-début février). (Info. Mathieu Mabilleau)

Un site Internet pour faire ses coches

Le site *www.cocheurs.fr* a vu le jour au printemps 2013, fruit du travail de Kaelig et Corentin Morvan et d'Antoine Rougeron. Remplaçant l'ancien classement des cocheurs de France, cette nouvelle version fonctionne sur le même principe que le classement proposé par Netfugl avec une liste d'espèces de référence établie par l'AERC et par la CAF, le tout après ouverture d'un compte personnel. De nombreuses applications sont déjà disponibles (d'autres sont en développement), comme les trophées ou encore la géolocalisation des coches (pour toute question ou remarque, écrivez à *contact@cocheurs.fr*).



L'Aigle de Bonelli se porte bien à Chypre

Estimée à 31-39 couples nicheurs, la population chypriote de l'**Aigle de Bonelli** *Aquila fasciata*, seul rapace nichant sur l'île, est stable et en bonne santé. La densité de population est plus élevée qu'en Espagne et en France : elle varie de 0,52 à 0,65 couple/100 km². L'espèce est présente dans toute l'île, probablement en raison de l'abondance et de la disponibilité de ses principales proies : les pigeons, les rats, les reptiles et la Perdrix choukar *Alectoris chukar*. Un étude portant sur 80 % des nids a montré que 70 % étaient édifiés sur des pins de Calabre *Pinus brutia* à une altitude moyenne de 625 m (de 55 à 1 200 m). Les nids voisins sont en moyenne distants de 7,4 km (4,1-11,5 km) et la ponte est deux œufs, parfois trois. De 1999 à 2009, 89 jeunes se sont envolés de 62 nids, soit une productivité de 1,44 jeune/couple reproducteur. La chasse et l'empoisonnement restent les principales menaces pour cette espèce à Chypre… (WB : *Bird Census News* 23/1-2, 2010)